

RTP 75m

Première Année N° 1

6 Octobre 1906



TOUS LES SAMEDIS

O FR. 25

LE

CENSEUR

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

J. ERNEST-CHARLES

DIRECTEUR

RÉDACTION

43, rue des Belles-Feuilles



ADMINISTRATION

Librairie Centrale des Beaux-Arts

13, rue Lafayette

ABONNEMENTS

France . . un an. 10 fr. »

— . . six mois. 6 fr. »



Union Postale. un an. 12 fr. 50

— . six mois. 7 fr. 50

75m

RTP



SOMMAIRE DU NUMÉRO 1

Court préambule.

Le Comité de la Démocratie Sociale, par J. PAUL-BONCOUR.

UN SCANDALE : La Statue d'Armand Silvestre.

LA VIE LITTÉRAIRE : Vues d'Amérique, de Paul Adam, par J. ERNEST-CHARLES.

POÈMES : La Vie, par Emile VERHAEREN.

Inspiration, par Adolphe LACUZON.

LE THÉÂTRE : Emile Fabre, par Emile MAULDE.

NOTES & DOCUMENTS : Discours inédit, prononcé au pèlerinage de Médan par M. Frantz-Jourdain.

Discours inédit, prononcé au pèlerinage de Médan par M. Léon Frapié.

LE CARNET DU CENSEUR : Autrefois et Aujourd'hui, Le Censeur. — La Carrière de notre Pape, Henri des Houx. — Antoine (de l'Odéon), Jules César, Louis Gramont et Auguste Barbier. — Publicité Littéraire. — Emile Maulde, par Camille Vergniol. — Les Hommes et les Œuvres : Quelques livres prochains.

Toutes les correspondances relatives à la rédaction doivent être adressées à M. J. Ernest-Charles, directeur du « Censeur » Politique et Littéraire, 43, rue des Belles-Feuilles.

M. J. Ernest-Charles, reçoit tous les vendredis de 2 heures à 5 heures.

Toutes les correspondances relatives à l'administration doivent être adressées à M. Emile Lévy, administrateur du Censeur politique et littéraire, Librairie Centrale des Beaux-Arts, 13, rue Lafayette.

Téléphone : 139-22

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE CENSEUR

POLITIQUE & LITTÉRAIRE



J. ERNEST-CHARLES, Directeur

Première Année. N° 1

6 Octobre 1906

COURT PRÉAMBULE

Les fondateurs du *Censeur politique et littéraire* ont l'impertinence de croire que cette revue ne sera point inutile. Ils se flattent même qu'elle « répond à un besoin » et qu'elle « vient à son heure ».

Certes les grandes revues politiques et littéraires, plus ou moins politiques, plus ou moins littéraires ne manquent pas en France. Elles exercent dans la vie universelle une influence importante et justifiée. Citer des noms comme la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, le *Correspondant*, la *Quinzaine*, le *Mercur de France*, d'autres revues encore, c'est nommer des publications qui font honneur aux lettres françaises.

Le monde des revues a cependant subi des transformations analogues aux transformations des journaux. Les maisons où l'on écrit ne sont plus nécessairement les maisons des lettres ! Un porteur d'eau auvergnat achète une revue pour prêter — usurairement — à rire à tous les écrivains d'aujourd'hui. Un aventurier arrivé on ne sait d'où prend une revue pour accomplir en France on ne sait quelle besogne équivoque. Certains sanctuaires de la littérature ressemblent singulièrement à des bazars... Hélas ! les temps héroïques sont passés !

Où sans doute, mais il faut agir, il faut répandre les idées littéraires, artistiques, politiques, sociales que l'on croit belles et bienfaisantes... Il faut défendre avec activité, avec vigueur toutes les nobles causes. Il faut accomplir la tâche intellectuelle et morale que chaque époque impose à chaque génération. Il faut non pas regarder son temps de haut et de loin, mais suivre de très près avec une curiosité toujours militante et que jamais rien ne lasse les plus modestes, comme les plus considérables manifestations des groupes et des individus. Il faut en tout et partout dégager la vérité et le progrès.

C'est pour cette œuvre, mais parfaitement ! c'est pour cette œuvre que le *Censeur politique et littéraire* se fonde aujourd'hui. Ambitieux dessein ? Peut-être ! Œuvre nécessaire, cela est certain.

Le *Censeur* l'accomplira grâce au concours ardent de tous ceux, jeunes encore, forts déjà de leurs travaux tôt commencés, et que les années poussent à la direction de leur temps. Le *Censeur politique et littéraire* sera la revue animée des nouvelles générations dirigeantes.

Le *Censeur politique et littéraire* observera énergiquement les hommes et les choses contemporaines. Il aura des amis. Il en a déjà. Il aura des ennemis. Il ne les cherchera pas. Il les trouvera. Il l'espère. Il y compte. Il se réjouira de les avoir, si cela est indispensable pour la défense des principes essentiellement modernes qui sont les siens. Pour le reste, son programme répond à son titre. Et son titre répond de la véhémence indépendante avec laquelle il exécutera son programme.

Le *Censeur* sera une revue de combat, Elle ne sera point une revue de

dénigrement. Notre âge est favorable, au contraire, sinon à l'expansion totale de la nationalité française comme l'affirme le libre savant Novicov, du moins à l'expansion de l'influence intellectuelle et morale de la France et plus précisément à l'expansion de la langue française. Presque tous en France, nous souffrons d'un pessimisme débilisant. L'optimisme réconfortant nous est plus convenable. Tout en effet, nous conseille l'optimisme. Les forces sont en nous que l'optimisme développe. Les idées françaises, les sentiments français, les formes littéraires qui les revêtent ne sont pas dépréciés dans le monde. Notre décadence est imaginaire. C'est nous qui la créons en l'affirmant. Prenons garde aux virtuoses du découragement qui clament dans les livres, les feuilles publiques, les discours, leurs plaintes désespérées ! Le *Censeur* luttera contre eux tous, dupeurs ou dupes ! Il estime que les forces d'expansion française renaissent maintenant plus actives, plus efficaces qu'elles ne furent autrefois. Et s'opposant aux juges amers du temps présent il ne repoussera jamais la vérité sous ce prétexte qu'elle nous est avantageuse !

Des gens osent prétendre que le public cultivé se restreint en France et qu'à part une élite de moins en moins nombreuse toujours apte à goûter les revues littéraires et politiques, l'esprit français ne peut plus supporter que les fades nourritures des magazines écœurants. Nous ne le croyons pas. Le public intellectuel ne diminue pas. Il s'accroît. Tous les efforts admirables accomplis pour l'éducation des adultes a donné ses résultats. C'est la foule elle-même qui entre dans l'élite. Aidés fraternellement par les écrivains, par les lettrés, par les universitaires, un grand nombre de travailleurs de toutes origines et de toutes catégories sont avides de réfléchir sur tous les événements significatifs de la vie actuelle, et ils sont habiles à en discuter. Le *Censeur* est fait pour eux.

De ce public créé par l'application prévoyante de la démocratie, le *Censeur* veut être l'organe.

Il le sera.

LE COMITÉ DE LA DÉMOCRATIE SOCIALE

Le *Censeur* politique et littéraire a demandé aux directeurs ou aux principaux adhérents des groupes politiques et sociaux dont l'influence est prépondérante sur les nouvelles générations, de vouloir bien répondre aux questions suivantes :

I. — Quelle sera l'action de votre groupe durant la législature actuelle ?

II. — Cherchera-t-il à exercer une influence précise pour l'accomplissement de certaines réformes et de quelles réformes ?

III. — Cherchera-t-il à agir sur le Parlement ou bien poursuivra-t-il son action en dehors du Parlement ?

Il est apparu que J. Paul-Boncour était spécialement désigné pour exposer le programme du Comité de la Démocratie Sociale. Les études de Paul-Boncour sur les syndicats de fonctionnaires ont eu un retentissement durable et profond. Quant à son livre essentiel sur le Fédéralisme économique il est une des œuvres sociales considérables de notre époque. De telles études donnent à son article que voici, une particulière autorité :

C'est en février dernier que quelques amis et moi commençons des démarches qui devaient aboutir à la formation du *Comité de la Démocratie Sociale* : il compte donc à peine quelques mois d'existence. Je n'ai d'ailleurs nulle qualité pour parler en son nom. Dans ces conditions il ne

m'est pas possible de préciser sans réserves quelle sera son action au cours de la législature 1906-1910. Je ne puis qu'indiquer comment je la conçois personnellement.

Cependant il est un certain nombre de réformes, en faveur desquelles tous les membres du groupe ne peu-

vent manquer, dans la mesure de leurs moyens, et suivant les positions qu'ils occupent : exercer leur action, modeste ou puissante : Ce sont ce que j'appellerais volontiers les réformes statutaires, c'est-à-dire celles énumérées dans la brève déclaration de principes, à laquelle il est nécessaire d'adhérer pour être admis dans notre groupe.

C'est ainsi que l'extension du droit syndical aux fonctionnaires et employés de l'Etat figurant expressément dans son programme, le Comité de la Démocratie Sociale ne peut se désintéresser de la campagne entreprise pour solutionner enfin une situation provisoire, qui n'a déjà que trop duré, et exiger des pouvoirs publics qu'ils reconnaissent aux fonctionnaires, sans réticences ni limitations d'aucune sorte, le droit absolu de recourir au syndicat pour intervenir entre eux et leurs chefs hiérarchiques et les défendre contre l'arbitraire croissant des hommes politiques.

De même nous considérons le contrat collectif comme une des étapes de la disparition progressive du salariat, une préparation nécessaire à la gestion future des moyens de production par la collectivité des travailleurs organisés. Il est inadmissible que la Chambre actuelle se sépare sans avoir franchi cette étape, et ceux de nos membres qui appartiennent au Parlement agiront évidemment pour faire venir en discussion, voter et, si possible, élargir encore le très intéressant projet déposé par le ministre du Commerce.

Or, il y a dans ce projet des dispositions, celles-là justement qui lui donnent toute sa valeur, où se dessine déjà et se prépare l'évolution du contrat collectif facultatif vers le contrat collectif obligatoire. Il n'est pas douteux que ces dispositions soulèveront au Sénat et même à la Chambre des résistances passionnées. Nous nous emploierons de notre mieux, les uns au Parlement, les autres en dehors, à déterminer un mouvement d'opinion assez fort pour les vaincre, et peut-être pour accentuer le caractère obligatoire du projet gouvernemental.

Le contrat collectif a déjà fait

parmi nous l'objet de plusieurs discussions ; nous les reprendrons à la rentrée des Chambres. Il est apparu que plusieurs de nos membres jugeaient qu'en l'état actuel des choses, seul était possible le contrat collectif passé entre les ouvriers d'une usine et leur patron. D'autres, et je suis de ce nombre, estiment au contraire que c'est au syndicat qu'il appartient d'être l'initiateur et l'organisateur du contrat collectif, que l'organisation d'usine risquerait de briser l'unité corporative si elle intervenait autrement que pour décider les applications particulières des règles générales posées par le syndicat. Notre ami Viviani a, je crois, l'intention de déposer un projet dont la précision et la clarté constitueraient pour les partisans de cette seconde opinion un gage sérieux de victoire.

Enfin la transformation de certaines industries en services publics figure également dans notre programme. Mais comme elle suppose le rachat de ces industries à leurs détenteurs actuels, une action immédiate dans ce sens est subordonnée à la situation financière ; il serait donc prématuré de dire quand et comment elle s'exercera, avant de savoir par quels moyens la majorité radicale entend créer des ressources correspondantes aux exigences annuelles de cette politique économique.

A mon avis pourtant, il serait dès maintenant possible de commencer cette extension des services publics, sans attendre les résultats futurs de réformes fiscales qui sont encore à faire. C'est ainsi que demain l'Etat peut, s'il lui plaît, organiser le service public des assurances sans qu'il lui en coûte un sou. Il n'est pas besoin de décréter le monopole, et par conséquent d'indemniser les compagnies, il suffit que l'Etat offre au public des assurances contre tous les risques, moyennant des primes d'autant plus fortes qu'elles seront calculées au plus juste prix, avec le seul souci de couvrir ses frais, et sans la préoccupation de réaliser des bénéfices.

De même il importe qu'à l'heure où se constituent avec la houille

blanche de nouvelles sources de richesses, celles-ci restent propriété sociale et ne soient pas livrées par des lois insouciantes ou complices, comme le furent jadis les chemins de fer et les mines, à la cupidité de l'industrie privée.

En résumé, le Comité de la Démocratie Sociale entend se mêler activement à la politique de réformes économiques et sociales, qui doit être l'œuvre de la législature actuelle. Sans doute n'hésiterait-il pas à se mêler aussi à toutes les manifestations que nécessiterait un flottement ou un ralentissement injustifié dans cette politique.

Par quels moyens s'exercera notre action ?

Nous nous réunissons chaque semaine pour causer sans aucune solennité ni protocole, des réformes qui nous semblent plus particulièrement imposées par l'actualité. A ces réunions tout amicales, des radicaux, des socialistes indépendants, des socialistes unifiés — pour faire partie de notre association il faut, outre l'adhésion aux principes dont je parlais tout à l'heure appartenir à l'une quelconque de ces trois opinions — prennent ainsi l'habitude de se retrouver et de rechercher de bonne foi quelles réformes pratiques peuvent tout de même sortir de leurs divergences.

A leur tour nos amis du Parlement — plusieurs des ministres actuels se sont assis parmi nous — nous disent dans quelle mesure l'état d'esprit de la majorité permet la réalisation immédiate de ces réformes. Nous jugeons ainsi ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, quelles réformes ne peuvent être que l'objet d'agitations vaines, quelles autres au contraire pourront être emportées, si on parvient à déterminer dans l'opinion un mouvement assez fort pour les imposer au Parlement.

C'est alors que commence notre action antérieure. Nous cherchons à agir à la fois sur le Parlement et au dehors.

Ceux qui ont fondé ce groupe ne sont pas des anti-parlementaires ; ils jugent puéril de nier l'importance du Parlement, tant que c'est à lui qu'il appartiendra de faire les lois,

en conséquence ils ont sollicité l'adhésion de tous les députés et sénateurs radicaux et socialistes dont l'attitude marquait quelque préoccupation des choses sociales. Mais ils estiment aussi puéril de croire qu'un mouvement réformateur quelconque puisse sortir du seul Parlement. Celui-ci n'a d'autre souci que de refléter le plus fidèlement possible l'opinion de ses mandants, et c'est de la masse ouvrière et paysanne, surtout de cette portion plus éclairée, plus consciente de cette élite qui constitue le prolétariat organisé, que doit partir tout mouvement de réformes. Le Parlement subit les impulsions plus qu'il ne les détermine. Les grands courants politiques de ces dernières années, depuis l'affaire Dreyfus jusqu'aux plus récentes manifestations du syndicalisme, sont nés et ont penché en dehors du Parlement et parfois contre lui.

Voilà pourquoi le but même du Comité de la Démocratie Sociale a été de constituer aux partisans résolus des réformes sociales un petit centre d'études et d'agitation, où les parlementaires ont place large et affectueuse, mais qui reste indépendant de tout groupe parlementaire et même de tout parti politique.

Un dernier point, qui achèvera de fixer les lecteurs du *Censeur politique et littéraire*, sur le mode d'action de notre groupe, c'est en quelque sorte son anonymat. Plus soucieux de besogne que de réclame, vous avez rarement vu et vous verrez rarement le nom de notre Comité dans des manifestations publiques. Justement parce que ceux qui s'y rencontrent appartiennent à divers partis politiques, n'entendent nullement faire œuvre de division et de confusion, nous évitons que par des manifestations collectives le Comité de la Démocratie Sociale fasse figure d'un parti nouveau, formé en marge des autres. Sans nous les interdire, quand nous le jugerons nécessaire, nous préférons que nos membres, députés radicaux, militants socialistes, secrétaires de syndicats et de fédérations, après avoir profité dans nos réunions hebdomadaires de

l'échange des idées, et s'être mis d'accord sur la propagande à faire et l'effort à tenter, le fassent à titre individuel et au sein de leurs organisations respectives. La seule ambition du Comité de la démocratie Sociale est de servir à coordon-

ner autant que possible ces efforts divers et parfois divergents, qui, quels que soient les principes dont ils se réclament, vaudront surtout par les résultats positifs qu'ils auront obtenu.

J. PAUL-BONCOUR.

UN SCANDALE

LA STATUE D'ARMAND SILVESTRE

C'est un scandale, un grossier scandale que nous avons à signaler.

Le signaler ce sera, nous voulons en être certains, suffisant pour l'éviter.

Sur le Cours la Reine, au coin du pont Alexandre III, derrière un massif de fleurs, discrètement enveloppé par les ramures retombantes des marronniers, le buste d'Armand Silvestre s'élève depuis le mois de juin dernier. A cette époque des ouvriers sont venus, ont creusé des fondations, exécuté un solide subsol. Puis l'œuvre du sculpteur Mercié, vous savez Mercié, l'auteur du monument d'Alfred de Musset, a été montée au sommet d'une colonne ronde, autour de laquelle naturellement s'enlacent des femmes nues. Et ce fut tout. Les gens des Beaux-Arts sont partis en vacances et le monument n'a pas été inauguré. Mais il va l'être, c'est imminent.

A vrai dire, dès le commencement des travaux, il s'était élevé un conflit entre l'administration et les amis d'Armand Silvestre, car Armand Silvestre a laissé des amis. Ceux-ci ont jugé l'emplacement déplorable, le buste du scatologue insuffisamment en vue. Ils se sont offerts, ces amis généreux, à payer tous les frais de déplacement, pour que cette statue fût réinstallée de l'autre côté du pont, dans un parterre dégarni. L'affaire en est là. Et souhaitons qu'elle en reste toujours là ! Le bruit court dans les milieux officiels qu'on doit inaugurer cette statue durant le mois d'octobre. Nous ne pouvons pas laisser courir ce bruit.

Nous espérons que cette statue ne

sera pas inaugurée. Nous demandons que cette statue soit enlevée de l'endroit un peu caché où elle se trouve pour la honte de nos contemporains et qu'elle ne soit pas placée ailleurs. Nous comptons que des amis trop fidèles n'infligeront pas à Paris le déshonneur de la statue d'Armand Silvestre. M. Dujardin-Baumetz est très discuté ; il est plus que discuté dans les milieux littéraires et artistiques. Voilà pour lui une occasion heureuse entre toutes d'accomplir une action intelligente qui sera une bonne action. Il peut en un seul instant d'énergie gagner beaucoup de sympathies, des sympathies dont il a besoin.

Nous n'allons pas prendre le soin superflu de rappeler après tant d'autres que des écrivains qui ont exercé une influence considérable sur la littérature française n'ont pas reçu l'hommage encombrant d'une statue. Alfred de Vigny, par exemple, n'a pas de statue. Et Armand Silvestre en aurait une ! cela est tellement scandaleux, tellement ahurissant qu'on ne sait plus que dire ; mais il ne s'agit pas d'une statue pour Armand Silvestre. Armand Silvestre a déjà une statue. Armand Silvestre a déjà deux statues. Il s'agit d'ériger une troisième statue, oui, vous entendez bien, une troisième statue à Armand Silvestre...

Armand Silvestre est statufié dans Toulouse et dans Montauban. Tant pis pour Toulouse et tant pis pour Montauban. Tant pis pour les Toulousains et tant pis pour les Montalbanais ! Et si ces méridionaux surexcités n'ont pas d'autre grand homme qu'Armand Silvestre, il

faut les prendre en pitié et passer outre. Mais une statue en l'honneur d'Armand Silvestre à Paris!... Sommes-nous tombés si profondément dans la décadence, dans l'irréremédiable dégénérescence!

Il y a dans Paris des statues grotesques, c'est entendu. La plupart sont ridicules du fait des sculpteurs. Mais la statue d'Armand Silvestre! la statue d'Armand Silvestre au Cours la Reine! Au Cours la Reine, la statue d'Armand Silvestre!!!

*
**

Pourquoi cette statue ?

Armand Silvestre fut un écrivain, ou du moins il usurpa ce titre pour servir à son abjecte industrie. Quel est l'écrivain qui réclame une statue pour Armand Silvestre? c'est trop dire. Il est bien évident qu'aucun écrivain ne réclame une statue pour Armand Silvestre, qu'aucun écrivain ne songe même que l'on puisse dans Paris élever une statue à Armand Silvestre. Le comité d'honneur, ou plutôt le comité de déshonneur de ce monument n'est composé que de camarades de noce. On sent trop qu'il a été fabriqué à l'issue d'un de ces banquets régionaux d'où l'on sort plus qu'à moitié ivre, tant on a fêté de bon cœur la petite patrie... Aucun écrivain ne souhaite qu'une statue soit dressée pour célébrer Armand Silvestre. Aucun écrivain ne supporte sans répulsion l'idée que l'on puisse en l'an 1906 élever une statue à Armand Silvestre.

Allons plus loin.

Quel est l'écrivain d'aujourd'hui qui songe à lire les œuvres d'Armand Silvestre? Quel est le lettré pour qui ses œuvres existent? Qu'est-ce que c'est qu'Armand Silvestre dans notre littérature du passé! Qu'est-ce que c'est qu'Armand Silvestre dans notre littérature d'aujourd'hui! Rien, absolument rien, moins que rien.

Et c'est à ce rien, à ce rien dégoûtant que l'on va ériger une statue. C'est en l'honneur de ce rien, de ce rien répugnant que l'on ferait une inauguration, imminente paraît-il. Encore une fois nous comptons que cette inauguration n'aura pas lieu.

Et si par hasard il se trouve des gens assez osés pour affronter le dégoût public, nous nous plaignons à croire que cette inauguration scandaleuse aura lieu comme un enfouissement. Nous nous plaignons à croire que M. Dujardin-Baumetz respectera assez les beaux-arts dont il est quelque chose comme le surintendant pour s'abstenir d'y paraître et d'y pérorer. Nous nous plaignons à croire que l'ineffable Georges Leygues lui-même n'y viendra pas... En tous cas, nous les surveillons.

*
**

Une statue à Armand Silvestre au Cours la Reine! Au Cours la Reine une statue à Armand Silvestre! Dans quel temps vivons-nous grands dieux! ou bien quelle rage nous prend de discréditer ainsi notre époque!

Armand Silvestre fut poète, dit-on. Il le fut si peu. Il le fut si mal. Il confectionna quelques pièces en vers parce que c'était un article de vente et il n'eut d'autre dessein que de vendre sa marchandise. Il se retira des affaires poétiques après fortune faite. Cela ne présente pour la littérature française aucun intérêt d'aucune sorte, mais il fut poète, paraît-il, sans souci d'argent et parnassien comme pas un... Et après...

Il écrivait des bêtises insanes :

Quand ton beau corps jonche ta couche
Comme une avalanche de pleurs,
Je ne sais où jeter ma bouche
Qu'embrasent de folles chaleurs.

Et plus humble que les voleurs,
Je baise le drap qui te touche,
Tremblant qu'un souffle n'effarouche
Quelques-unes de tes splendeurs!

Et quand l'inspiration qui y mettait véritablement beaucoup de complaisance s'emparait de cet individu, il écrivait alors des vers qu'avec la meilleure volonté du monde personne ne pouvait comprendre:

Le soir tend la fleur des heures pâlies
Aux doigts de saphir du ciel qui, dans l'air
Qu'il déchire avec ses ongles d'or clair,
Sur nous les effeuille en mélancolies.

Au calice en fleurs des heures pâlies
Qu'aux doigts de saphir du ciel tend le Soir
Un balancement très doux d'encensoir
Berce des couleurs tendres d'ancolies.

Incohérence, irréflexion, gâchis, pathos, charabia, galimatias, voilà la poésie du créateur du commandant Laripète, de l'auteur des *Con-tes grassouilletes*...

*
**

Le poète, on le lisait à peine durant le temps qu'il vivait. Le scatologue, on ne le lit plus du tout depuis qu'il est mort. Armand Silvestre était un écrivain scatologue sans effort. Il le fut par nature et par intérêt.

Bernard Lazare (qui faisait alors une bonne action ; il en a fait d'autres), l'avait jugé on ne peut mieux :

« Armand Silvestre, avait-il écrit sans le moindre parti pris, fut un de nos derniers fabricants de vers, et nul ne l'a valu pour démontrer que les vieux décors sont encore bons quand on veut les retaper, que les figures de rhétorique sont éternellement les mêmes et que jour rime toujours avec amour.

« Il est le représentant de la gaité gauloise, d'après ce qu'il pensait lui-même, il en est même le Gaudisart.

« Il a fait du dieu Crépitus le dieu national. Conteur ou versificateur il est essentiellement joyeux... Il a été aussi bon vivant que mauvais écrivain, et c'est déjà quelque chose.

« Il a pratiqué tous les genres, du sonnet au drame lyrique, sans conscience, mais non sans facilité et son éclectisme sait concilier Vénus Aphrodite avec l'amiral Lekelpudubec et même les unir.

« Il est moderne, mythologique et parfois mystique ; il conduit Cadet-Bitaré sur le Pinde et mène le pétomane à Jérusalem ou à Oberammergau... »

« ... Il s'est contenté de tirer sa fortune des miasmes et des borborogmes de l'humanité.

« Il figure assez bien un vieux colonel en retraite qui débite des gaudrioles scatologiques entremêlées de citations d'Horace ou de Virgile. »

Jules Lemaitre dont le jugement littéraire était plus juste, plus modéré et plus élégant que le jugement politique, a écrit avec une indulgence d'ailleurs excessive :

« Le poète des *Vestales* s'est mis à conter des contes de corps de garde, l'adorateur mystique de « Rosa la prêtresse » s'est tourné vers Rosa la Rosse ; et les « paysages » où il se plaît n'ont plus rien de « métaphysique ». Et l'historiette grivoise ne lui a point suffi : il l'a voulu incongrue et mal odorante.

« Jean-Jacques raconte que, tout enfant, il allait se poster, à la promenade, sur le passage des femmes, et que là il trouvait un plaisir obscur, mais très vif, à mettre bas ses chausses. « Ce que je montrais, ajoute-t-il, ce n'était pas le côté honteux, c'était le côté ridicule. » C'est ce dernier côté qu'étale M. Armand Silvestre avec une complaisance jamais lasse et une joie jamais ralentie. C'est le champ circulaire où il s'est délicieusement confiné. L'ampleur charnue de l'ordinaire interlocuteur de M. Purgon, l'instrument des matassins de Molière, les bruits malséants qui, d'après Flaubert, « faisaient pâlir les pontifes d'Egypte » inspirent à M. Silvestre des gaietés hebdomadaires et bien surprenantes. Ce rêveur est amoureux d'une autre lune que les romantiques. Ce poète lyrique « n'a pas accoutumé de parler à des visages ».

D'autres conteurs nous font des récits légers, voluptueux, lubriques, et parcourent avec agrément tous les degrés de l'impudeur. Les récits de M. Silvestre sont essentiellement scatologiques : c'est sa marque.

Disons franchement que la plupart de ces histoires ne valent pas le diable.

Aussi tous les critiques de Jules Lemaitre à Bernard Lazare, de Bernard Lazare à Jules Lemaitre sont d'accord...

Peut-il être un témoignage plus probant de l'indignité du « grand homme » à qui l'on prétend impudemment accorder l'hommage exceptionnel d'une statue au Cours la Reine ?

*
**

Nous disions toutefois que la critique de Jules Lemaitre était indulgente. Nous le disions et nous le répétons, car Armand Silvestre n'écrivait ces malpropretés que par intérêt, et ces malpropretés sont la partie de beaucoup la plus considérable de son œuvre.

Faut-il citer Armand Silvestre, le vrai Armand Silvestre. Il représente une noce montée sur un manège mécanique qui s'emballé : « Le marié, Brisquet, avait perdu son gibus neuf; la jeune épouse, née Pistache, pendait évanouie à sa selle; la tante Eulalie dont le pantalon avait craqué et dont les jupes balayaient le chignon, exhibait son pétard monstrueux à cinquante centimètres au-dessus de la licorne. »

Est-ce ce passage que citera l'un des orateurs au jour de l'inauguration ? Faut-il citer ?

Il y aura sans doute un poète (?) à l'inauguration dont on nous menace ! Est-ce que le poète (?) aura pris pour thème de ses variations ce passage-ci ou le suivant peut-être ?

« Liane en un faux mouvement, tomba ses petites mains en avant, sur le ventre, sa jupe et sa chemise s'étant malencontreusement soulevées par derrière, en cette chute d'ailleurs sans danger. Toute riante elle se releva, mais sans rabattre immédiatement sa chemise et pas assez vite pour que Fernand, en courant à son secours, n'aperçût en une rapide vision, le derrière de sa petite amie, amplifié par la boule miroitante, en de monstrueuses proportions... » Depuis... il a en ce pétardier sujet, la folie des grosseurs, aussi inguérissable que l'autre.

Mais dira-t-on que voici le point où la saleté devient littéraire :

« Saisissez-moi cet incongru, poursuivit le gentilhomme exaspéré, couchez-le sur le ventre et lui enlevez son haut-de-chausses.

« Toutes les dames et demoiselles s'étaient sauvées en poussant de petits cris d'horreur à ce dernier commandement.

« — Et maintenant, videz-lui la salière, là où son haut-de-chausses n'est plus ! » crie-t-il à ses domestiques.

« Indignement piqué dans son amour-propre, Rouspignol criait comme un blaireau.

« Ayant pris à deux mains le reste des radis demeurés sur la table, M. le baron les planta de force dans les mains de Guignevoit que deux hommes tenaient solidement.

« Et maintenant, lui cria-t-il, tu vas, toi les manger tous, en les trempant dans cette salière-là. »

Tout cela est tellement bas que nous nous reprocherions d'insister encore. Et qu'est donc le peu que nous citons ? Armand Silvestre a fait bien pis. Ce qu'il a écrit, tout ce qu'il a écrit fut offensant non pas seulement pour la pudeur la plus élémentaire mais pour le goût le plus rudimentaire. C'est infect. C'est abject. Il y a lieu d'ajouter que Armand Silvestre se vautrait avec bonheur dans ses malpropretés. Quel triomphe ce serait pour lui s'il pouvait lire sur le socle de sa statue les titres des ouvrages où il révélait sa personnalité véritable : *La Chemise à travers les âges, Les Dessous de la Femme à travers les âges, Le Demi-Nu, Les Contes irrévérencieux, Les Contes au gros sel, Les Histoires gauloises, Le Nu au Salon, La Luxure, Les Sept Péchés capitaux...* Il lirait ces titres avec un sentiment de triomphe et il supputerait les sommes que chacun de ces livres lui a rapportées... Car il a écrit tout cela uniquement pour gagner de l'argent. Il a gagné de l'argent. Il est donc payé, bien payé. Pourquoi une statue, je vous le demande, à cet industriel des lettres qui a si bien compris de quelle aide précieuse la malpropreté pouvait être pour l'industrie littéraire.

*
**

La statue d'Armand Silvestre ne saurait être inaugurée officiellement. Elle ne le sera pas. Et un jour de grand nettoyage M. Boulevard aura la sagesse d'en débarasser le Cours la Reine et de faire jeter ce monument et l'étrange héros qu'il glorifie au tout à l'égout. Armand Silvestre se retrouvera chez lui.

LA VIE LITTÉRAIRE.

Vues d'Amérique, par PAUL ADAM.

Paul Adam, *Vues d'Amérique* (Ollendorff, éditeur). — Pierre Leroy-Beaulieu, *Les Etats-Unis au xx^e siècle* (Armand Colin, éditeur). — Anadoli, *L'Empire du Travail, la Vie aux Etats-Unis* (Plon, éditeur). — Georges Moreau, *L'Envers des Etats-Unis* (Plon, éditeur). — Jules Huret, *En Amérique. De New-York à la Nouvelle-Orléans ; De San-Francisco au Canada* (2 vol.). — Urbain Gohier, *Le Peuple du xx^e siècle* (Fasquelle, éditeur). — Lazare Weiller, *Les grandes Idées d'un grand Peuple* (Juven, éditeur). — Jules Bertaut, *Chroniqueurs et Polémistes* (Sansot, éditeur).

Les *Vues d'Amérique* ont été publiées il y a quelques mois, et il est possible que depuis ce temps M. Paul Adam ait donné au monde deux ou trois autres de ces chefs-d'œuvre que les foules avides se disputent, paraît-il, avec une impétuosité jamais lasse.

Mais je juge nécessaire de discuter entre plusieurs ce livre incomplet et de peu de lecteurs, qui est intitulé : *Vues d'Amérique*, parce qu'il est essentiellement caractéristique de tous les défauts littéraires ou, afin de parler plus net, de tous les défauts intellectuels de Paul Adam, ensuite parce qu'il est le plus récent, et je veux croire qu'il demeurera la dernière manifestation de cet état d'esprit maladif de soumission, d'humilité, avec lequel les écrivains de France ont entrepris d'écrire sur les Etats-Unis.

Nous avons des snobismes beaucoup plus dangereux que les petites modes éphémères que l'on appelle à Paris des snobismes et qui se succèdent précipitamment sans laisser de traces profondes. Le pire des snobismes c'est celui qui nous a portés à exalter telle ou telle nation, telle ou telle race avec des sentiments d'admiration accablée et d'impuissance adorante. Si j'admettais que notre pays français soit en décadence, c'est à la frénésie de ce snobisme, bien fait pour déconsidérer tous ceux qui s'y abandonnent, que cette décadence me paraîtrait le plus

reconnaissable. Le snobisme américain a régné chez nous. Il a sévi. Il a exercé ses ravages. Je tiens pour certain qu'il ne durera plus très longtemps. Toutefois il y a lieu de regretter qu'un écrivain, (après tout digne de ce nom par la multiplicité impressionnante de ses efforts, du reste incohérents, par la hardiesse téméraire de ses initiatives contradictoires, par la continuité de son labeur fougueux et vain), il y a lieu de regretter qu'un écrivain comme Paul Adam ait apporté la dernière expression, et la plus folle, j'ose le dire, de ce snobisme pernicieux.

Il y a lieu de le regretter. Il n'y a pas lieu de s'en étonner.

*
**

Nous avons suivi, non sans essoufflement, les routes littéraires où Paul Adam s'est engagé !... Il n'en est pas une récemment ouverte qu'il n'ait essayé de parcourir ; mais arrivé à peine au milieu de chacune de ses courses, il s'est arrêté, comme perdu et, soudain, d'un élan irréflecti, a couru ailleurs...

Il a été l'« écho sonore », encore qu'étrangement confus de presque toutes les idées et de presque tous les sentiments littéraires de son époque. Il a adopté tous les systèmes. Il est entré dans toutes les écoles. Mais par amour de la liberté il n'est resté dans aucune, ou bien par incapacité d'obéir longuement à une mé-

me discipline. Il fut symboliste. Il fut réaliste et, nécessairement, voulant être réaliste, il fut naturaliste. Du naturalisme il tomba dans le mysticisme. Il devint psychologue. Puis cet analyste se haussa jusqu'à la philosophie. Et toutes les philosophies se brouillèrent dans sa cervelle. Toutes les sociologies s'y confondirent. Ce fut un effroyable mélange.

Quelle puissance ! s'exclament les uns. Quel dérèglement ! constatent les autres.

Il est dans la nature de Paul Adam d'exprimer avec une trouble exagération toutes les idées ambiantes. Qu'il en vint à dire lui aussi des choses définitives sur la supériorité des Anglo-Saxons alors que tous les observateurs les plus superficiels de la vie des peuples se flattaient de démontrer cette supériorité par des arguments décisifs, c'était fatal. Tout de même Paul Adam est venu bien tard à ce snobisme. Il y est arrivé à l'instant où ce snobisme dépérit. Le livre de Paul Adam ne serait pas regrettable s'il hâtait ce dépérissement.

Un jeune écrivain, M. Jules Bertaut, a écrit avec de l'observation, du parti pris et non sans élégance un livre sur les *Chroniqueurs et Polémistes* d'aujourd'hui ; il a inséré dans cet ouvrage un portrait de Paul Adam, probablement parce que Paul Adam n'est en vérité ni un chroniqueur ni un polémiste. Quoiqu'il en soit, M. Jules Bertaut s'est avisé que Paul Adam était tout naturellement entraîné aux études sociales depuis l'âge heureux de la jeunesse littéraire et qu'il y avait, pudiquement dissimulé en lui, un sociologue sur lequel notre pauvre France pourrait compter. Quand Jules Bertaut écrivait cette étude, il n'avait pas lu le livre de Paul Adam sur l'Amérique, cela se devine aisément, car il aurait été contraint alors de renoncer à ses espérances ou de se dire que si Paul Adam devenait un jour sociologue c'est parce qu'il advient quelquefois que les aveugles discutent des couleurs...

Paul Adam pouvait être sociologue parce qu'il n'est rien que Paul Adam ne puisse être avec exubé-

rance. Mais l'exubérance n'est guère de mise en sociologie. Et franchement la sociologie n'est point le fait de cet imaginaire furieux et fuligineux.

Il aborde d'un pied frémissant les Etats-Unis. Et déjà il tient difficilement debout sur cette terre trop ferme.

Il ne peut pas se dégager de l'opinion banale. En France, un certain nombre de braves gens qui écrivent avec une distraction nonchalante sur beaucoup de sujets ont répandu cette conviction que les Anglo-Saxons sont supérieurs, — supérieurs à qui ? supérieurs à quoi ? supérieurs, enfin !... et que dans l'Amérique du Nord cette supériorité des Anglo-Saxons se surpasse elle-même... Paul Adam, arrivé dans ce paradis terrestre parsemé de fondrières et de coupe-gorge, n'a d'autre arme que ce préjugé. Et vous pensez bien que cette arme ne lui sert pas à se défendre. Haletant, fiévreux, mais toujours ingénu, il s'écrie à chaque pas : « On m'avait bien dit que tout cela était supérieur ! Comme cela est donc supérieur en effet ! » Puis il cède à sa nature, et ce préjugé banal et vulgaire, il le pousse tout de suite jusqu'au paradoxe démesuré. Aucune observation. Nulle critique. Il ne peut réagir un seul instant contre le préjugé. Il est étonné par la vie.

Le fait le déconcerte. Il s'égaré. Il veut se retrouver, mais il n'a pour guide que les idées d'autrui. Il ne saurait jamais avoir la réalité pour guide. Si la réalité ne lui échappait pas, c'est lui qui échapperait à la réalité. Tout de suite il s'agite, il s'enthousiasme, esclave ivre des idées communes ; il perd toute mesure, tout contact avec notre globe. Il divague à travers les siècles et les espaces. Paul Adam serait bien incapable de dire si la supériorité des Anglo-Saxons est précisément industrielle, commerciale, agricole, politique, sociale, intellectuelle, morale. Non, la supériorité des Anglo-Saxons est titanique... La supériorité des Anglo-Saxons est titanique !!... voilà le sociologue.

Et c'est ainsi que Paul Adam découvre une fois de plus le Nouveau-

Monde, Christophe Colomb surexcité déversé à Ellis-Island par le dernier paquebot.

* * *

Paul Adam est un Christophe Colomb pressé. Il espère découvrir l'Amérique entière avant que le paquebot ne reparte. Pour cela et pour d'autres raisons encore le livre de Paul Adam a tous les défauts des livres français de voyage en général et des livres français de voyage à travers l'Amérique en particulier.

L'Amérique est un pays charmant, mais les Français qui s'y aventurent pour écrire n'ont d'autre désir que d'en repartir au plus vite. Tous ces voyages consignés dans des récits sont extrêmement hâtifs. Jules Huret est peut-être resté là-bas plus longtemps que les autres. Il y a bien passé six mois. Et comme il avait ce seul dessein de voir le plus de choses qu'il se pourrait et de les noter le plus complètement que cela se pourrait, son œuvre est la plus exacte, et peut-être la plus libre de toute tyrannie. Paul Adam est-il resté là-bas trois mois ou trois semaines? Je ne sais, mais d'autres moins consciencieux auraient pu découvrir l'Amérique aussi bien que lui sans y aller.

Bien entendu, Paul Adam comme les autres ne traite que des sujets fragmentaires, en chapitres que rien ne relie. La supériorité des Anglo-Saxons éclate à ses regards quand il voit marcher un Américain sur le paquebot. Il débarque et considère les émigrants. Il décrit Pittsburg. Il s'arrête ébahi devant une maison de vingt étages. Il visite l'exposition de Saint-Louis. Il aperçoit en passant les méridionaux des Etats-Unis sans apercevoir ce qui les distingue des septentrionaux. Il touche barre à Cuba. Il exprime quelques idées sur l'art en citant des noms d'artistes. Cette fois, c'est fait: l'Amérique n'est plus à découvrir... Mais pourquoi donc Paul Adam s'est-il imposé ce voyage? Il a lu — trop vite, évidemment — tous les livres publiés sur les Etats-Unis. C'est en eux qu'il a puisé la substance de son volume. Il

les cite souvent. Il ne les cite pas assez. Il leur doit les rares idées justes qu'il a le loisir d'exprimer. C'est à cause d'eux qu'il sait à peu près la valeur des politiciens américains, de la presse, de l'armée américaine... Dommage que Paul Adam n'ait pas eu le temps de lire le seul bon livre que nous ayons sur l'Amérique: *L'envers des Etats-Unis* par Georges Moreau. Il aurait peut-être deviné et prodigieusement évoqué la vérité, toute la vérité... Mais on n'a pas le temps de tout lire et on voit si peu de choses en voyage. Qu'est-ce donc que Paul Adam a ajouté à notre connaissance de l'Amérique? rien.

Un autre défaut de tous les livres c'est la disproportion entre les faits constatés et les conclusions tirées. Ceux-là sont accessoires, minuscules, dissociés; celles-ci sont immenses, essentielles et sûrement ordonnées. Il convenait que cette disproportion devînt dans le livre de Paul Adam phénoménale, monstrueuse.

Elle l'est.

Et non seulement la puissance formidable de l'Amérique résulte de sa force même. Mais Paul Adam, vigoureux logicien, est amené immédiatement à des conclusions aussi vastes et présomptueuses que peu favorables à la France. La puissance de l'Amérique accroit à ses yeux la faiblesse de la France. La France devient pour lui une nation chauve, édentée, myope et chancelante. Elle est chevrotante, vieillie, lassée, incapable d'élan, apte seulement aux indulgences excessives et aux calomnies adroites (! ? !)... L'Amérique est-elle plus forte parce que nous sommes plus faibles? Sommes-nous plus faibles seulement parce que l'Amérique est plus forte? Paul Adam ne précise pas, car il a d'autres occupations plus importantes. Mais il est sûr. Et son affirmation ne peut pas être contestée.

On voit bien d'ailleurs que, pour le sociologue Paul Adam, la faiblesse française provient surtout de sa prudence expérimentée et de son peu d'empressement à mettre ses fonds dans les banques à double fond de Chicago. Il est permis de croire que l'exagération même de

ses conclusions qui nous condamnent, nous abaissent, nous annihilent, doit indiquer la fin prochaine d'un snobisme désastreux dont Paul Adam fut le dernier et le plus chaleureux adepte.

*
**

Le livre de Paul Adam ne produira donc pas tous les effets déplora- bles qu'il aurait pu produire chez des lecteurs attentifs et crédules. Il vient trop tard dans un monde à qui, Dieu merci, les événements ont donné enfin cette grande vertu : la méfiance.

Mais ce livre est plus significatif encore de l'esprit de Paul Adam que de l'esprit du Français. Son défaut de méthode dans un sujet où la méthode, c'est-à-dire simplement la discussion précise des idées et des faits est la qualité indispensable, est flagrant.

C'est le bavardage interminable et précipité ; c'est la rhétorique bavarde, et qui dans son bavardage, retarde, retarde.

Paul Adam admire encore les trusts : « *Marchand, cowboy, ou tramp, l'Américain a de la dévotion pour le trust, geste évident et particulier de la splendide énergie nationale.* » Comme si l'Amérique n'était pas divisée en deux partis justement par la question des trusts ! c'est trop peu dire, comme si tous les Américains des deux partis n'entreprenaient pas aujourd'hui de combattre les trusts, en invoquant le souci d'aider au développement de l'énergie nationale!...

Son parti-pris d'admiration, s'il ne le condamne pas tout de suite à des erreurs irréparables, l'entraîne à des constatations puérides et contradictoires. Sa plus importante observation sur l'Amérique est celle-ci : il y a en Amérique des maisons de vingt étages qu'on ne voit pas à Paris ; et il ajoute :

« *La hauteur même de ces « buildings » les exempte évidemment de la massivité qu'on leur reproche. Parmi les autres demeures, ils sont, je le répète, comme le donjon d'autrefois au milieu des chaumières. Or, nul esthéticien ne*

juge mal le groupe formé par une tour et les maisonnettes d'une cité médiévale. Plutôt s'accorde-t-on à le qualifier de pittoresque. »

Vous discernerez la puérité des comparaisons. La puérité est partout. S'il remarque sur le bateau un Américain qui se promène régulièrement, il dit, convaincu :

« *Son activité naturelle exigea cet emploi de ses vigueurs (sic) durant toute la traversée.* »

Et il ajoute, condescendant :

« *Certes, sa manie déambulatoire n'était pas une chose absolument particulière à sa nation. Beaucoup de latins ou de vikings (sic) estiment éviter ainsi le mal de mer, et les indispositions consécutives au manque d'exercices physiques. Pourtant nul autre qu'un Américain du Nord n'eût manifesté un pareil scrupule, une semblable ténacité pour accomplir la tâche salutaire.* »

On peut dire sans exagération que tout Paul Adam est dans cette phrase. Mais il se répand ailleurs et nous le reconnaissons bien lorsqu'il nous décrit les jeunes employés aux caisses de change dans la maison des émigrants :

« *Là, des adolescents froids, bien rasés, correctement coiffés, ainsi que les héritiers des familles princières, échangent les dollars d'argent contre les marks de Prusse, les lires d'Italie, les louis de France, les livres turques...* »

Là, des adolescents froids, bien rasés, correctement coiffés, ainsi que les héritiers des familles princières : tout Paul Adam, tout le sociologue et tout l'artiste sont encore dans cette phrase. Et puis voici toujours la puérité que les années ne corrigeront pas, avec la grandiloquence qui souligne la puérité sans l'atténuer.

Notre sociologue éminent est à bord et « *après le dîner plantureux et commenté par d'éloquentes voracités* » (sic) la nuit tombe... Alors...

« *Alors, c'est, parmi l'obscur de la nuit, le sens (sic) de la pauvre vie chétive audacieusement jetée dans le chaos des ombres et des eaux parce qu'elle veut savoir un*

peu plus, un peu plus des choses et des hommes brefs établis en un autre point de notre minuscule planète en grain dans la poussière des mondes scintillants à la vitre des hublots mouillés. »

Comme c'est sublime ! Comme c'est joli, n'est-ce pas ! Et comme cette pensée est bien du même penseur qui, après Joseph Prudhomme, a écrit :

« Aujourd'hui, pour les peuples comme pour les hommes, il n'est que le travail, un travail assidu, constant, pénible et rude, qui donne la suprématie, qui préserve de la déchéance. »

Quelle différence y a-t-il entre un travail assidu et un travail constant, entre un travail pénible et un travail rude, je puis à peine me le demander, tant cette forte pensée me frappe fortement. Et je retrouve encore là tout Paul Adam.

Je le retrouve aussi plus noble, plus beau, plus grand, plus philosophe, plus artiste, plus lui-même lorsqu'il déclare comme s'il faisait une profession de foi :

« J'ai occupé la même cabine que M^{me} Van der Bilt. »

On cherche vainement d'abord ce que cela veut dire. A-t-il occupé une cabine que M^{me} Van der Bilt occupait en même temps que lui ? A-t-il occupé une cabine que M^{me} Van der Bilt avait occupée avant lui ? Cette cabine était-elle dans ce paquebot réservée à M^{me} Van der Bilt, à tel point que c'était vraiment la cabine de M^{me} Van der Bilt et non pas la cabine d'une autre dame, à tel point que l'occupation de cette cabine par Paul Adam était un hommage de la supériorité anglo-saxonne à l'infériorité latino-française ? Pourquoi, comment cette cabine était-elle la cabine de M^{me} Van der Bilt ? on ne le saura jamais.

Toutefois si le philosophe et l'artiste qu'est Paul Adam se retrouvent ailleurs, là je distingue véritablement le sociologue, tout le sociologue que Paul Adam sait être, quand il consent à être sociologue.

*
*
*

Et je n'oublie pas l'écrivain, je n'omets pas le styliste.

De l'élan, certes, dans ses descriptions difficiles et tortueuses, et parfois une ampleur qui, plus libre, mieux dégagée, ferait songer à la magnificence de Zola... Partout un désordre torrentueux... Et des procédés descriptifs d'écrivain trop pressé :

« Au seuil des gourbis retentissants, les Fatmas frappaient sur le tambour de basque, et promettaient leurs danses lascives pour le rire éclatant des dactylographes, des manucures, des modistes, des étudiantes même, sérieusement étreintes par leurs fiancés audacieux. »

En quoi les dactylographes, les manucures, les modistes et à la rigueur les étudiantes caractérisent-elles les foules américaines ? et comment peut-on savoir que leur rire est éclatant, spécialement éclatant, plus éclatant que celui des autres catégories de femmes, ou de femmes des autres catégories ?... C'est le secret de Paul Adam.

Mais quelle foi peut-on avoir en cet écrivain qui écrit :

« Les locomotives haut perchées sur l'essor des roues. »

« Quand nous nous penchons sur le bastingage, nous voyons les mains italiennes (sic) des émigrants paratre aux sabords de l'entrepont. »

« Les maisonnettes uniformes en sapin vert pâle culminent (culminent : a pourtant un sens bien déterminé) sur les crêtes du sol point nivelé... »

« L'altitude (sic) de la bâtisse supporte parfaitement cette diversité sans qu'elle semble surchargée, encore moins alourdie. »

« Ils taquinaient les Indiens olivâtres au visage aplati et dont la (la) longue chevelure brossait les (les) dos. »

« Il les fit habiller selon les documents, puis avec la collaboration du soleil, les éternisa sur la plaque sensible. »

Je n'ose pas insister. Il est incontestable que la syntaxe et la langue de Paul Adam sont comparables à sa sociologie. Ses confusions incompréhensibles, ses néologismes poncifs ne sont pas sans rapport avec ses imaginations incohérentes et ses puérides inventions. Mais

quel rapport ont les uns et les autres avec la réalité française et la langue française ?

Le livre de Paul Adam n'est pas indifférent pour cela. Certes, la personnalité complexe, inquiétante, mais très robuste, que Paul Adam semblait exquissier, il y a quelques années, n'existe pas. Elle n'existera probablement jamais. Du moins, Paul Adam a manqué une fois de plus une occasion enviable de dire des choses justes avec efficacité. Il y a lieu cependant d'être ému par sa gravité qui prouve la sincérité de sa confiance en lui-même et en ses affirmations. Il est simplement équitable d'ajouter que de tels livres donnent l'idée la plus fâcheuse et, ce qui importe surtout, la plus fausse du journalisme français et que nos journalistes pas plus que nos écrivains n'ont l'habitude d'appuyer des conclusions pareillement gigantesques sur des docu-

ments pareillement insuffisants. Bref, le livre est sans portée. Il n'exprime rien de la véritable pensée française qui se délivre systématiquement depuis peu des préjugés qu'on lui avait imposés. Il n'est qu'une improvisation sommaire d'un écrivain qui est responsable de beaucoup d'improvisations sommaires. Cette fois-ci, l'improvisation est arrivée après l'heure. Il faut battre le fer quand il est chaud : ce doit être un principe américain. Paul Adam admirateur effréné de l'Amérique, a, comme un simple latin ou un piètre viking, attendu que le fer fût refroidi. Je souhaite que Paul Adam accorde à chacune de ses œuvres littéraires, et à plus forte raison à chacune de ses œuvres sociales, le soin que quelques-unes de ses conceptions méritent sans aucun doute. Depuis longtemps j'ai cessé de l'espérer.

J. ERNEST-CHARLES

POÈMES

LA VIE

Il faut admirer tout pour s'exalter soi-même
Et se dresser plus haut que ceux qui ont vécu
De coupable souffrance et de désirs vaincus :
L'âpre réalité formidable et suprême
Distille une assez rouge et tonique liqueur
Pour s'en griser la tête et s'en brûler le cœur.

O clair et pur froment d'où l'on chasse l'ivraie !
Flamme nette, choisie entre mille flambeaux
D'un légendaire éclat, mais d'un prestige faux !
Dites, marquer son pas dans l'existence vraie,
Par un chemin ardu vers un lointain accueil,
N'ayant d'autre arme au front que son lucide orgueil !

Marcher dans sa fierté et dans sa confiance,
Droit à l'obstacle, avec l'espoir très entêté
De le réduire, à coups précis de volonté,
D'intelligence prompte ou d'ample patience !

Aimer avec ferveur soi-même en tous les autres
Qui s'exaltent de même en de mêmes combats
Vers le même avenir dont on entend le pas ;
Aimer leur cœur et leur cerveau pareils aux vôtres

Parce qu'ils ont souffert, en des jours noirs et fous,
Même anguisse, même affre et même deuil que vous.

Et s'enivrer si fort de l'humaine bataille
— Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts
Ou des groupements d'or des étoiles, là-haut —
Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,
L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.

ÉMILE VERHAEREN

INSPIRATION



Moi qui cherche ta main pour être sûr de vivre.
(Eternité).

Alors j'ai fait ce vœu d'un chant qui vous dépasse,
O palais des cités, dômes des capitales,
Qui sur les horizons semblez porter l'espace,
Et vous, ô temples fiers, et vous, ô cathédrales,

Qui dans les profondeurs de vos soubassements,
Dans vos cryptes, vos nefs, comme dans vos entrailles,
Dans vos tours et vos guets, et les cent arcs-boutants
Dont la poussée énorme a campé vos murailles,

Ramassez, pierre à pierre, et d'arceaux en pilastres,
— Droit au ciel, dans l'azur, l'orage ou les rafales,
Interjetant le cri des siècles jusqu'aux astres —
L'élan vertigineux de vos flèches rivales !

J'ai dit : que mon poème impérieux soulève
Au cœur des hommes purs cette ferveur que j'ai
Contrainte si longtemps tout au fond de mon rêve ;
La Vérité sera ce que j'affirmerai.

Car j'aime la conquête et les audaces neuves,
Et je suis de ceux-là qui, forgeant les réveils,
Descendent sans effroi dans l'abîme des preuves,
Puis remontent au jour pour fixer le soleil.

La vie éblouissante éclate au fond des nues,
Et voici, dans l'aurore, au carrefour des âges
Où la cité nouvelle ouvre ses avenues,
Les ouvriers chanter sur les échafaudages !

ADOLPHE LACUZON

LE THÉÂTRE

M. ÉMILE FABRE

Parmi les théâtres qui ont le devoir d'intéresser la littérature, le théâtre Antoine a été le premier à rouvrir ses portes. Et M. Gémier, le nouveau directeur, a fort habilement débuté par une reprise de la *Vie Publique*, c'est-à-dire par une pièce de M. Emile Fabre qui est le plus puissant des jeunes dramaturges et par celle des pièces de M. Fabre qui est peut-être la plus forte.

M. Fabre est original de diverses façons. Il est discret sur lui-même à une époque de réclame à outrance. Il travaille avec patience dans un siècle pressé. Il s'attaque hardiment à des sujets sérieux, tandis que le public manifeste — de moins en moins cependant — un goût immodéré pour les fadaïses sentimentales, les faits divers scandaleux et les anecdotes polissonnes. Il cherche à être vigoureux, sincère, vrai, alors que le « toc » littéraire mène au succès et réunit la majorité en admiration.

Avec lui, point de ces gentillesse sacrées dont les bourgeois se chatouillent en soupirant : « C'est délicieux ! » Ce qu'il voit dans l'homme, ce sont ses travers, ses appétits, surtout son égoïsme. Ce qu'il note, pour en tirer des effets ou comiques ou tragiques, c'est le conflit de ses appétits dans la mêlée sociale. Ce qu'il peint, c'est l'homme éternel à travers les mœurs contemporaines. Et il le peint avec une netteté toute classique, une adresse scénique des plus sûres et un don de vie prodigieux.

La formation de M. Fabre s'explique assez logiquement. Son cas pourrait même servir à prouver l'exactitude de la fameuse formule de Taine : race, milieu, moment. Lorrain de naissance, Provençal d'adoption, il participe à la fois des deux régions, ayant la rudesse de l'une et la flamme de l'autre. Le hasard, qui le mêla tout jeune à la vie d'un théâtre dont son père était, je crois, directeur, l'attache ensuite à la personne

d'un célèbre avocat marseillais. Il peut donc démêler les règles de l'optique théâtrale avant même de songer à écrire et se renseigner merveilleusement sur les dessous de la vie parmi les chicaneurs, dans l'atmosphère des tribunaux, c'est-à-dire dans un milieu où la bête humaine se montre à nu, griffes dehors et tous instincts lâches. Si l'on ajoute à cela que M. Fabre naquit à la vie littéraire, ou plutôt à la passion littéraire, au moment où, sous les efforts de Becque et d'Antoine, la vérité chassait la convention du théâtre, si l'on observe encore qu'il dut s'imprégner fortement de Shakespeare et surtout de Balzac puisqu'il tenta de les ressusciter en deux adaptations, on discerne avec une certaine précision de quels éléments son talent est formé.

M. Emile Fabre débuta par l'*Argent*, une pièce âpre, triste, vraie, qu'il traita en anatomiste impassible selon les procédés d'alors, et où l'on voyait des enfants déshonorer leur mère pour posséder, dans sa totalité, l'héritage de leur père. A propos de ce début, il faut faire tout de suite une remarque. L'argent, qui sert de titre et de soutien à cette première pièce, sera aussi le thème des suivantes. Hormis la *Vie Publique* où les combinaisons d'argent ne sont que secondaires, tout le théâtre de M. Fabre repose jusqu'à présent sur les passions que subit la possession de l'argent. Le *Bien d'autrui* se réduit à un cas de conscience à propos d'argent. Les *Ventres dorés* constituent l'épopée même de l'argent. On s'y entr'égorge pour le conquérir. On s'y entretue pour le conserver. Et quand M. Fabre prend sa matière chez autrui, pour la condenser et la repétrir selon sa propre sensibilité, il y choisit encore ce qui répond à sa préoccupation dominante, des intrigues nouées autour d'un magot, *Timon d'Athènes* et la *Rabouilleuse*,

qui sont très exactement les drames de la richesse.

Une autre remarque s'impose sur l'ensemble du théâtre de M. Fabre. A ne considérer que ce qu'il a tiré de son propre fonds, et dans l'ordre chronologique de la production, on s'aperçoit, sans en être autrement surpris chez une nature aussi saine, que chaque pièce nouvelle ajoute quelque chose à la précédente. L'œuvre de M. Fabre ressemble moins à un édifice élevé pierre sur pierre qu'à un autre qui s'épanouit progressivement, en largeur comme en hauteur, multipliant les pousses nouvelles sur chacun des anciens rameaux.

L'Argent est une pièce d'une sévérité tranquille, un peu froide. *Le Bien d'autrui*, qui renouvelle avec plus de force la peinture du même milieu, une famille en querelle autour d'un coffre-fort, contiendra un personnage nouveau, l'homme intègre en contraste et en lutte avec les autres personnages. Dans la *Vie Pratique*, M. Fabre se hausse à la comédie de mœurs. Ce n'est plus seulement la peinture d'une famille, mais d'un groupe social autour d'un type contrastant. De plus, son intrigue d'amour, assez faible d'ailleurs, se mêlera au conflit des intérêts et l'on verra surgir la foule, la foule montée de la rue, la foule hurlante, grouillante, cette foule dont l'apparition contribua à la notoriété de M. Fabre en arrachant des cris de joie au public, ravi de cette nouveauté, enchanté de voir la Vie tumultueuse culbuter, expulser de la scène l'auguste trinité de la Femme, du Mari et de l'Amant qui l'occupait tout entière depuis deux lustres. Dans les *Ventres dorés* enfin, il y a plus de vie, plus de richesse encore. Plusieurs intrigues se développent parallèlement au sujet, le duel épique des deux géants de finance, d'Urth et de Thau, c'est-à-dire des ventres dorés. La foule, ou plutôt le chœur des actionnaires dupés, envahit plusieurs fois la scène dans un grondement d'émeute. Mille passions s'agitent, les traits s'entrecroisent, des mots de situation jaillissent. Bref, c'est la grande comédie de mœurs dans son complet épanouissement, traitée avec une maîtrise toute classique,

comme avec toutes les ressources pittoresques de la mise en scène moderne. Et cela parut, je m'en souviens, extrêmement fort.

Je persiste néanmoins à trouver plus significatifs les quatre actes de la *Vie Publique*. L'intérêt, un peu éparpillé dans les *Ventres dorés*, se concentre ici sur une seule figure. La pièce en garde plus d'unité. Et elle contient, en outre, un troisième acte qui est le tableau de mœurs le plus parfait qu'ait produit le théâtre contemporain.

On se rappelle la pièce. Ferrier, honnête bourgeois enrichi dans l'industrie, est depuis quatre ans maire de Salente. Le voici parvenu, en même temps que la municipalité salentaise, au terme de son mandat, face à face avec trois adversaires, le socialiste Maréchal, le royaliste Petitchamp et le réactionnaire de Riols, capables de compromettre une réélection que ses mérites administratifs devraient lui assurer. Au premier tour de scrutin, Ferrier est en ballottage. Si les deux conservateurs s'allient à Maréchal, il perd son siège.

L'exposé de cette situation a rempli deux actes. Le troisième est une merveille d'agencement scénique et contient les scènes capitales. Le rideau découvre un salon chez Ferrier, quelques jours avant le second tour de scrutin. Sonneries de téléphone, va-et-vient de visiteurs, de porteurs de dépêches et d'affiches. Ferrier est fiévreux, tiraillé entre l'ambition et le scrupule. Car on l'oblige — et surtout Astraud, le premier adjoint, son Mentor politique — à des compromis, à des concessions, à des marchandages qui lui répugnent. Sa vie se passe à dire « oui », après de vains efforts pour dire « non ». Il promet tout ce qu'on veut, cède sur tous les points, accepte l'appui d'un sénateur taré et achève de capituler en consentant, lui anticlérical convaincu, à s'entendre avec les cléricaux Petitchamp et de Riols, déterminés à s'effacer devant lui en échange de certaines assurances. Ces messieurs vont même venir chez Ferrier, accompagnés des délégués de leur comité, pour dresser en commun une liste de concilia-

tion. Voici déjà de Riols... Ici, deux scènes un peu poncives, mais qui jettent très adroitement une note sentimentale et vibrante à travers la cacophonie des marchandages. Ferrier a une fille, de Riols un fils. Ces deux jeunes gens ne manquent pas de s'aimer. Et ils soupirent en duo quand arrive de Riols le père, fort hostile à leur projet de mariage, qu'il tient pour une mésalliance d'abord, pour un défi à ses opinions ensuite. D'où, vive altercation entre le fils, imprégné des idées modernes, et le père toujours fidèle aux préjugés de naissance. De Riols s'associera pourtant aux vœux des jeunes gens si Ferrier se montre tout à l'heure particulièrement conciliant. Et Ferrier, toujours fléchissant se sent fléchir encore... Les délégués des réactionnaires apparaissent enfin. On s'assied autour d'un tapis vert. On cherche à arrêter la fameuse liste dans son perpétuel échange de concessions. L'assemblée est étrangement panachée. On y compte un juif, un évêque, une dame patronnesse. Le juif et l'évêque se congratulent de façon fort réjouissante. La patronnesse piaille dès qu'on touche à ses œuvres. Tous parlent à la fois. Le conciliateur est l'évêque qui impose silence quand la discussion s'envenime et fait rasseoir les casseurs de vitres prêts à rompre les pourparlers. De politesse on parvient à s'entendre. La liste est arrêtée. Il n'y manque qu'un nom et la discussion recommencerait si l'on ne découvrait tout à coup, parmi les candidats proposés, un certain Vincent que personne ne connaît, dont on ne sait s'il est bourgeois, pharmacien ou saute-ruisseau. Et c'est Vincent qu'on choisit pour clore la liste. La scène, quoique d'une admirable justesse de ton, atteint la bouffonnerie la plus exquise. Ferrier encore pantelant de cet assaut, se trouve en face du plus acharné de ses diffamateurs, le journaliste Corvino qui a su forcer la porte. « Je cesse mes attaques contre vous, dit-il en substance à Ferrier, si vous introduisez dans votre liste le nom de mon fils. » Ferrier, interdit d'abord, prend la chose en manière de plaisanterie : « Comment explique-

rez-vous à vos lecteurs l'introduction de votre nom dans la liste d'un homme que vous accusez quotidiennement de malversations ? » L'autre répond sans la moindre gêne : « Je dirai que mon fils entre à la mairie pour surveiller votre gestion financière. » Du coup, Ferrier éclate : « Filez... Attaquez-moi si ça vous plaît. Empêchez-moi d'être élu, je ne demande que ça. Vous me rendrez service. J'en ai assez de la politique, et de mentir, et de duper, et d'être dupé, etc... » Son honnêteté se soulage en jetant l'homme à la porte avec un coup de pied. Il respire, il se déboutonne, il crie : « Ouf ! ça fait du bien... » puis au bout d'un long silence, repris par l'ambition, il murmure avec inquiétude : « Je crois que j'ai fait une gaffe... » Et, sur ce trait, finit cet étonnant troisième acte.

Le suivant nous introduit dans le cabinet du maire le soir de l'élection. On y pointe avec angoisse les résultats qui parviennent peu à peu de tous les quartiers de la ville. On s'y écrase, on s'y étouffe, on s'y dispute, Ferrier et sa bande se trouvent bousculés à toute minute par un flot d'inconnus montés de la rue aux nouvelles. Mais, en dépit de ce grouillement pittoresque, fertile en apartés savoureux, l'acte repose tout entier sur un maigre effet, sur un effet dont la répétition fatigue, la métamorphose des personnages selon les alternatives du doute et de l'espoir. Et, quoique très court, cela semble un peu long jusqu'au moment où Ferrier, élu après avoir eu la quasi-certitude de ne l'être pas, se jette à tous les cous...

M. Gémier, qui eut naguère le double mérite de monter la *Vie Publique* et de créer Ferrier, a retrouvé sans peine des acclamations qui s'adressaient autant au metteur en scène qu'à l'acteur. Le rôle de Ferrier, dont il excelle à marquer le duel intérieur, est décidément l'un de ses meilleurs. Et il faut citer près de lui M. Janvier, comédien dont la réputation reste au-dessous du mérite, quelques jeunes gens fort bien doués comme MM. Georges Flatteau, Marchal, Montlouis....

On a vivement reproché à M. Fa-

bre l'honnêteté de son Ferrier. On le trouve trop naïf pour avoir réussi dans la politique. Et ce qui fortifie la remarque, c'est la peinture minutieuse qu'a faite M. Fabre des manœuvres un peu louches qui constituent une campagne électorale. L'auteur répondra que Ferrier n'est pas un politicien de carrière, que sa pièce n'est point une monographie de l'homme public, mais une peinture des effets de la vie publique sur un homme scrupuleux. Il répondra même que, dans la réalité, Ferrier dissimulerait peut-être ses hésitations, mais qu'au théâtre il doit révéler sa psychologie secrète. Il se peut, et les objections ne sont pas sans force. Mais Ferrier si simple, n'est pas moins conventionnel. Il sort de la vilité humaine, sans doute parce que l'auteur, en vue d'obtenir un effet de contraste, en exagère la blancheur pour donner plus de ton aux mille petites noirceurs environnantes, prêtes à déteindre sur lui. Pour rester vrai, pour que Ferrier pût avoir été maire et le redevenir, il fallait peindre non pas l'honnête homme égaré dans la politique, mais le politicien honnête — ce qui n'est point identique. Et je ne parle ainsi que pour engager M. Fabre à n'admettre les gens vertueux dans son œuvre — et le *Bien d'autrui* contient un homme intègre qui est la statue même de l'intégrité, qu'après avoir vérifié la possibilité de leur existence dans la famille humaine d'abord et ensuite dans le milieu particulier où il les place. Il se doit à lui-même pareille sévérité. Car nul art, plus que le sien, n'est rebelle aux concessions.

M. Fabre ne dit que ce que comporte son sujet. Il le dit fortement, mais exactement. Il évite les scènes postiches. Il méprise les fioritures. Et croyez bien qu'il reste indifférent à l'inévitable effet de froideur et d'austérité que produit un théâtre comme le sien, où l'on ne fait pas d'esprit, où l'on ne se préoccupe ni de la femme ni de l'amour. En disant que le théâtre de M. Fabre ne contient pas d'esprit, j'entends qu'il ne vise pas à l'esprit et qu'on n'y trouve aucune de ces « nouvelles à la main », si souvent plaquées au

hasard dans maintes comédies contemporaines. Mais les mots y abondent. Ce ne sont pas à vrai dire des mots, ce sont des cris de nature qui échappent spontanément aux personnages. Certains sont célèbres, résumant dans leur concision apparente la philosophie de toute une catégorie d'individus. On se rappellera toujours le cri de cet administrateur d'établissement financier devant les scrupules d'un de ses collègues : « Mais c'est notre honneur, à nous, de risquer tous les jours la Correctionnelle ! » On n'oubliera pas non plus l'exclamation de ce conseiller municipal qui sacrifie les intérêts de ses électeurs à ceux de sa réélection : « Les électeurs, est-ce que ça les regarde ! » Quant à la femme et à l'amour, il est évident que M. Fabre s'en est peu préoccupé jusqu'alors. Avec lui, la femme ne joue qu'un rôle secondaire, l'amour un rôle épisodique. Les intrigues amoureuses, qui se nouent à travers ses pièces, ont presque toujours l'intérêt pour ressort. On rencontre rarement dans son théâtre la passion dans le sens absolu du mot, celle qui n'a que l'amour pour mobile et pour fin. Et l'on n'y rencontre presque jamais une figure de vraie amoureuse. Mais l'avenir est là... La main qui sculpte d'Urth et de Thau, qui sut repétrir l'énorme Bridau, n'est-elle pas capable de modeler quelque superbe Phédon moderne ? M. Fabre n'a certainement développé que certains côtés de son talent si riche et si varié. Le zèle heureux qu'il mit dernièrement à ressusciter la Rabouilleuse, femme d'amour autant que d'argent, indique peut-être une nouvelle orientation de ses efforts...

Au résumé, M. Emile Fabre, qui n'a peint encore l'égoïsme humain que sous deux de ses formes, la cupidité et l'ambition, nous a déjà rendu la comédie de mœurs et nous a donné cinq ou six pièces dont toutes contiennent des chefs-d'œuvre fragmentaires et dont l'une est presque entièrement un chef-d'œuvre.

J'avais raison de le dire en débutant. M. Fabre, qui est l'un des plus probes, reste le plus puissant des jeunes dramaturges.

EMILE MAULDE

NOTES ET DOCUMENTS

LE PÈLERINAGE DE MÉDAN

Dimanche 30 septembre a eu lieu le pèlerinage annuel de Médan. Il a été procédé à l'inauguration du buste d'Emile Zola, œuvre du sculpteur José de Charmoy.

M. Frantz Jourdain et M. Léon Frapié ont prononcé les discours dont voici les textes complets et inédits :

Discours de M. Frantz Jourdain

Mesdames, Messieurs,

C'est comme un des plus vieux amis d'Emile Zola que je prends la parole, et c'est uniquement de l'ami que j'entends parler aujourd'hui, non seulement au nom des intimes encore vivants qui aimaient le cher disparu, mais aussi au nom de ceux qui reposent au cimetière, car il faut mêler les morts à nos joies et à nos douleurs, il faut que leur souvenir ne nous quitte pas, il faut que l'oubli ou l'indifférence ne les fassent pas périr une seconde fois.

On peut admirer un artiste et ne pas l'estimer ; rien ne s'oppose à ce qu'on jouisse d'un chef-d'œuvre sans ressentir la moindre sympathie pour le génie qui l'a créé. Tous nous connaissons hélas ! d'exceptionnelles intelligences qui n'excitent en nous que répulsion et dégoût. Devant les faillites de conscience, les louches marchandages, les tortueuses combinaisons, les trahisons lâches, les malpropretés raisonnées, les basses habiletés, les silences prudents et pratiques, l'écoeurement nous monte aux lèvres, et notre mépris tient à distance l'homme dont notre loyauté et notre amour du beau nous empêchent quand même de nier la rare et précieuse valeur. Chez Emile Zola, nous admirions ardemment l'écrivain et nous chérissions tendrement l'homme. Ouvrier, employé, bourgeois ou prince, illustre ou inconnu, il nous serait resté également cher. Sa simplicité, sa bienveillance, sa bonhomie, sa fidélité à ses affections l'avaient doté d'un attrait très particulier. Ceux qui connurent l'intimité un peu restreinte de la rue de Bou-

logne et de la rue de Bruxelles, me comprendront et partageront l'âme douceure des souvenirs évoqués par moi.

Jusqu'à sa fin tragique, Emile Zola conserva sa bienveillance, sa générosité et sa bonté, bonté infinie, sans mesure, instinctive et presque excessive, car elle dépassait parfois les usages reçus et les conventions mondaines. Jamais sa porte ne demeura close devant un solliciteur, jamais sa main ne repoussa l'étreinte d'un désespéré, jamais son regard ne se voila d'indifférence à la vue d'une douleur, jamais sa pitié ne resta sourde à l'appel d'un vaincu. Démarches, visites, lettres, recommandations, rien ne le rebutait, et il ne comptait pas dès qu'il fallait venir en aide à une détresse. De combien d'articles de débutants obtint-il l'insertion ! Que d'hommes de lettres, repoussés de toutes parts, lui doivent l'édition du premier livre et la confiance en soi qui arme si solidement contre l'âpre lutte avec la vie !

Vous vous rappelez, mon cher Bruneau, vous le plus fidèle d'entre nous, vous vous rappelez l'accueil cordial et camarade que vous fit l'auteur de tant d'œuvres géniales acclamées dans le monde entier, quand je lui présentai le jeune musicien inconnu d'alors ? Vous vous en souvenez, de suite il crut en vous, il devina ce que vous seriez, il vous réserva une collaboration refusée à bien des compositeurs en vue et, sans hésiter, il s'associa au sort d'une carrière qui s'épanouit aujourd'hui en pleine gloire.

Cette bonté, chez Emile Zola, était sans bornes, et, en réalité ce combattif, ce violent, ce puissant qui

bataillait si énergiquement pour les causes nobles et sacrées, ce lutteur infatigable et passionné était un tendre qui ignorait la rancune et la haine et oubliait toutes les injures personnelles. Que de fois il rendit service à ceux qui l'avaient outragé dans la presse et qui, penauds et repentants, venaient implorer son appui pour obtenir une situation ou un bout de ruban ! Sa sérénité peut-être hautaine m'a fréquemment stupéfié ; moins généreux que lui, je gardais alors un visage fermé devant certains insulteurs que je rencontrai chez notre ami, quémandeurs obséquieux auxquels il n'avait su refuser ni son pardon, ni son oubli.

L'amour, prétend un vieux dicton, ne se dissimule pas ; la bonté ne se cache pas davantage : c'est une lumière vivifiante et chaude qui éclaire, échauffe, anime, perce et transfigure tout ce qu'elle touche, qui change en bijou précieux la pierre la plus vulgaire, qui anoblit les âmes les plus viles et illumine les réduits les plus sombres. Ceux qui n'ont pas connu personnellement Emile Zola n'ont qu'à feuilleter son œuvre pour comprendre la débordante tendresse de son cœur. Aussi bien dans l'*Assommoir* que dans la *Joie de vivre*, dans *Germinal* comme dans *Vérité*, il pousse un immense cri de pitié devant la douleur humaine ; mais ce n'est pas le bêlement d'agneau dont la résignation stupide exaspère, ce n'est pas la commisération platonique du philanthrope mondain qui vaticine dans les *five o'clock* élégants, ce n'est pas le papotage académique du romancier bien pensant qui pimente le bien-être des dames suaves en leur racontant quelques scènes de misères obscures, non, c'est un cri d'indignation, de colère, de révolte et de justice, un de ces cris qui vous déchirent les entrailles et font germer du sol les énergies vengeresses.

Et ce n'est pas seulement sur les hommes que la tête de ce penseur attendri s'est penchée, dans une attitude de fraternelle angoisse, les animaux aussi ont bénéficié de sa prédilection pour les humbles, les faibles, les déshérités et les misérables. Nous avons tous présent à la

mémoire la mort du terre-neuve, le cheval de la mine, le chat de Souvarine, et ce petit chien fou que Zola, réveillé en sursaut, prenait, la nuit, dans ses bras, et promenait doucement dans l'appartement pour calmer les crises de la pauvre petite bête et adoucir les étreintes du mal dont elle souffrait.

*
*
*

Je me trompe peut-être, mais il me semble que la qualité dominante de l'ami disparu a été, logiquement, le point de départ, le mobile tyrannique, la cause inéluctable du drame si grandiose et si tragique qui a remué le monde et a trempé les âmes, ce drame où nous avons vu le Maître lutter un moment seul contre les forces sociales cauteleusement coalisées dans l'œuvre de ténèbre et de mensonge. C'est d'abord la pitié qui a attiré l'attention d'Emile Zola sur le paria, abandonné de tous, qui agonisait, innocent, à l'He du Diable ; elle a surexcité chez lui son amour instinctif de la Justice, sa soif innée de la Vérité, et la lettre : « J'accuse », a éclaté comme un coup de foudre.

Et, cette fois encore, la bonté sainte accomplit un miracle.

Qu'on m'excuse si je me suis attardé trop longuement sur une caractéristique secondaire, peu importante même, du colosse dont nous honorons ici le douloureux anniversaire. Mais la majesté de l'arbre le plus élevé ne doit pas, il me semble, exclusivement accaparer l'attention du voyageur et lui faire oublier la délicieuse délicatesse de la fleur qui émaille la mousse. D'autres, et mieux certes que je n'aurais pu le tenter, ont somptueusement glorifié le génie dont s'enorgueillit le XIX^e siècle, moi, bien plus simplement, j'ai cherché à dépeindre l'homme qu'on a si mal et si peu connu, et à expliquer, le cœur horriblement serré et les yeux pleins de larmes, pourquoi nous n'oublions jamais l'ami si cher que nous avons perdu.

Discours de M. Léon Frapié

Mesdames, Messieurs,

Emile Zola est le grand homme dans toute l'acception du mot, il appartient à l'humanité entière, et les littérateurs seuls ne peuvent prétendre le revendiquer.

C'est donc par circonstance qu'un simple écrivain présente ici un hommage reconnaissant à Emile Zola écrivain. Notre réunion s'intitule « Pèlerinage littéraire » ; il convient en effet de particulariser telle manifestation qui se joindra ainsi plus imposante à la célébration universelle.

Pourrait-on d'ailleurs faire autrement ?

Je ne saurais donner à Zola le salut du monde entier, ni lui adresser le baiser de tous les êtres épris de justice. Je lui apporte, après combien d'autres, le témoignage d'un disciple, d'un descendant filial ; mais, par bonheur, il est permis de répéter à l'infini les vœux qui s'offrent au génie bienfaisant, pourvu qu'une conviction profonde en dicte l'expression.

*
**

C'est se parer d'un titre prétentieux que se proclamer le disciple d'Emile Zola, tant est grande et noble sa personnalité, et je ne commettrais pas cette hardiesse en public, s'il n'était avéré que les écrivains de la génération contemporaine, conscients ou non, fervents ou ingrats, sont les obligés de celui qui a triomphalement établi que l'élément primordial en littérature était la vision sincère et naturelle.

Nous le savons en effet : le souci de vérité est la dominante de l'art actuel, non seulement dans le roman, mais dans toutes ses manifestations : théâtre, musique, peinture. Et c'est Emile Zola qui a fait jusqu'au bout et définitivement la preuve de la puissance souveraine du vrai dans la création artistique, — de même qu'il a contribué par la plus héroïque démonstration à ce que le souci de

justice fût mis au premier plan de la vie sociale.

Certes, avant Zola et à l'époque de ses débuts, on admettait qu'une certaine dose d'observation exacte devait trouver place dans la littérature ; mais, affirmait-on, il y avait des jugements rendus à respecter.

L'art étant un produit supérieur, il y avait une vérité trop vulgaire, tarée, compromettante, à exclure sans appel du domaine littéraire.

Par exemple avant *L'Assommoir*, on croyait que certaines misères n'étaient bonnes qu'à fournir des faits-divers ou des rapports médicaux, — comme certains ensembles indignes de la description imagée devaient être laissés aux inventaires des praticiens.

Il existait aussi des hypocrisies intangibles. A l'égard de l'argent, des forces dirigeantes, à l'égard des façades bourgeoise, militaire et religieuse, il y avait une vérité libre et une vérité prohibée. Pareillement, l'on estimait la justice un ingrédient utile à la civilisation moderne, mais dont il ne fallait pas abuser.

En abordant la carrière des lettres, Emile Zola s'est donné à lui-même cette règle simple et formidable : il faut mettre la vérité naturelle à la base de toute création, — rien n'est exclu d'une vision saine et sincère.

Pour commencer, forcément, cette règle ne s'est appliquée qu'à l'art du bon écrivain, ensuite, vous savez comment il l'a étendue progressivement. Vous savez comment, après avoir dit et prouvé qu'il fallait mettre la vérité à la base de l'Art, il a majestueusement prouvé qu'il fallait mettre la vérité à la base de l'action humaine, quels que fussent les dangers, les obstacles, les clameurs populaires.

Et voyez l'unité de son génie, voyez comme Emile Zola a toujours bien agi selon son tempérament généreux : dès le début de sa carrière, son instinct magnifique l'a porté vers la réalité décriée, condamnée, vers la réalité bannie de la littérature !

Oui, la même grandeur règne dans l'ensemble et dans le détail de sa vie : le Zola de ces temps derniers s'affirmait déjà dans le Zola du début.

Dès ses premières œuvres, guidé par sa bonté foncière, il avait pris parti contre le mensonge, et du premier coup, par son réalisme, il avait osé accuser l'horreur contemporaine !

*
**

Peut-être, aujourd'hui encore, le fait d'instaurer le réalisme en littérature apparaîtrait-il bien simple, d'un mérite facile et partagé, si Zola n'avait brandi le même réalisme dans la mêlée sociale.

L'illustration des événements nous montre qu'il a fallu une rare et intrépidité générosité de tempérament pour maintenir sans défaillance la vérité intacte dans la lutte des partis politiques.

Emile Zola, pour ce triomphe, a dû sacrifier ses plus chères tendances, il a dû faire disparaître son moi devant un intérêt abstrait, en un mot il a dû s'élever jusqu'à l'impersonnalité sublime.

Dans le combat littéraire, il a eu le même mérite unique, le même courage exceptionnel. Alors que les autres écrivains déformaient leurs personnages selon un jugement prononcé d'avance, selon leurs intérêts et leurs sentiments de classe et surtout selon les sentiments déclarés de la foule, Emile Zola s'est grandi jusqu'à laisser leur vérité à ses personnages en dehors de lui-même, contre lui-même, sans souci de l'opinion ni de la chose jugée.

Et la définition littéraire éclate complète, lumineuse : faire du naturalisme à la manière d'Emile Zola, c'est demeurer juste avec ses personnages, envers et contre tous.

Alors que l'effort constant d'un écrivain est de produire le plus possible sa personnalité, Emile Zola s'est effacé avec abnégation, et ce miracle est arrivé que la vérité condamnée, abandonnée, a pu entrer dans son œuvre, que la vérité bannie a pu se faire entendre, tragique, criante, ressuscitée.

Par là aussi un enseignement défi-

nitif s'est imposé : la place de la vérité tout court, de la vérité naturelle et libre dans l'art a été reconnue à jamais.

J'ai donc raison de dire que le jour où Zola a introduit dans les lettres sa sincérité de cœur, il a fait la littérature à venir tributaire de la sienne.

Nous sommes tous les bénéficiaires de sa littérature à base de vérité, comme nous sommes les bénéficiaires de son action fondée sur la justice.

Les écrivains d'aujourd'hui, — qu'ils le veuillent ou non, — sont les disciples d'Emile Zola. Car ceux-là mêmes qui ne lisent pas Zola sont influencés par lui au travers des autres écrivains contemporains.

Et j'en viens à l'hommage qui est l'objet de mon discours.

L'œuvre d'Emile Zola offre cette formidable et logique particularité qu'elle influence toujours en bien, parce que précisément, c'est la sincérité brave qui agit sur les lecteurs, comme l'essence même de son génie.

L'œuvre d'Emile Zola est celle que les écrivains ne sauraient jamais revoir avec trop de ferveur.

Lire est pour nous une nécessité vitale. Un écrivain lit pour reprendre des forces, pour se électriser, pour se replacer dans l'activité créatrice et il n'est pas besoin que l'ouvrage lu aille le moindre rapport avec le sujet de son entreprise.

L'écrivain qui lit Zola est irrésistiblement poussé à rechercher le plus de sincérité possible, il veut être franc et véridique en dehors de lui-même, bref, il est porté à la probité de métier et d'observation.

Quelle meilleure influence pourrait-il ressentir ?

Et aucun dommage ne saurait contrebalancer ce bienfait. Car, nous le savons, les lectures de prédilection ne détournent pas et n'amoindrissent pas la personnalité. Les lectures ne modifient pas le tempérament, elles n'y ajoutent et n'y enlèvent rien, — puisque le tempérament c'est l'inchangeable de l'individu.

Mais les lectures provoquent des éclosions qui ne sauraient être spontanées ; elles font sortir la part d'in-

conscient que chacun cache en soi, elles éveillent le meilleur ou le pire de l'individu.

Emile Zola possède cette vertu privilégiée de faire jaillir le meilleur de nous, et seulement le meilleur. Alors que d'autres suscitent pêle-mêle le bon et le mauvais, il est, lui, le génie de la germination bienfaisante parce que son principe actif est la vérité.

Il nous rend la loyauté professionnelle indispensable, — il nous donne une conscience extérieure qu'il faut mettre d'accord avec la conscience intérieure, — par conséquent il nous aide, il nous livre la seule formule, la seule possibilité du bien littéraire.

Je n'ai pas besoin de plus grands mots pour exprimer ici la gratitude immense des écrivains actuels envers Emile Zola.

Qu'il me soit permis maintenant

d'offrir une autre gratitude à celle qui fut la compagne dévouée, admirable de ses luttes généreuses.

Après la mort d'Emile Zola, des problèmes de la vie pouvaient surgir.

M^{me} Zola a consulté la vérité de son cœur, elle a montré que la grandeur appelle la grandeur.

Elle a trouvé le moyen de rendre hommage elle-même au mérite suprême d'Emile Zola, elle aussi a mis la vérité à la base de ses déterminations.

Au-dessus de tout intérêt, elle a opté pour la simple et grandiose sincérité des sentiments.

Remercions-la.

Pour l'honneur des femmes, pour l'honneur de tous, elle a trouvé le secret d'être sublime encore après Zola, et par Zola lui-même.

CARNET DU CENSEUR

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI :

LE CENSEUR

Il n'y a plus de censure. Il est d'autant plus nécessaire qu'il y ait un *Censeur*.

C'est pourquoi nous fondons cette revue avec un programme très net et très ferme que nous comptons bien réaliser, et que nous réaliserons, c'est certain, avec l'appui amical de tous nos lecteurs.

Au reste *Le Censeur* est un titre qui porte bonheur... Et nous n'aurons pas besoin, pour assurer la victoire de nos idées, d'employer toute la violence du *Censeur des Censeurs* dans lequel un rédacteur particulièrement surexcité écrivait le 8 août 1815 :

« Buonaparte, cet homme si criminel, ce grand coupable, échapperait donc à la justice des hommes et au glaive de la loi !... les amis de la paix et de l'union ne cesseront de vous demander la tête de ce grand coupable.

Buonaparte à Sainte-Hélène recevra plutôt une récompense qu'un châtement. »

Non, non, nous ne montrerons pas une énergie aussi farouche. Nous ne songerons jamais à tuer personne. C'est à peine s'il nous arrivera, dans les cas d'absolue nécessité, d'être aussi désagréable que possible à quelques vivants.

Mais il nous plaît d'évoquer certains de nos prédécesseurs. Quand on veut délibérément innover, il est bon d'avoir des ancêtres.

Nous en avons un au moins qui n'est pas négligeable du tout, qui a fait son œuvre, une bonne œuvre, une belle œuvre, c'est *Le Censeur* de Comte et de Dunoyer... Ah ! rappeler aux générations contemporaines, et renouveler pour elles le prestige et la gloire de Comte et de Dunoyer, quel rêve !

Nous ne prétendons pas que ce rêve soit absolument le nôtre. Mais *Le Censeur* de Charles Comte et de Dunoyer fut un journal-revue digne

d'être comparé aux meilleurs journaux, dont l'honnêteté, cela est prodigieux, fut égale à l'influence, et qui sut agir avec efficacité sur la vie de son temps.

Sans doute, rappeler à notre monde ébloui Comte et Dunoyer, quel rêve ! Nous ne raillons pas !

Le Censeur de Charles Comte fut fondé en 1814, trois jours après la promulgation de la charte. Il avait pour objet *l'examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire ou à consolider la constitution de l'Etat.*

Le Censeur paraissait par petits cahiers mensuels et, si nous en croyons Paul-Louis Courier, bon juge en la matière, il fit usage de cette liberté entreprenante, ombrageuse qui recueille les plaintes, défend les droits, expose les besoins, propage les idées, contredit le gouvernement, prépare les réformes et prévient les révolutions, en formant l'opinion publique. La Censure ayant été établie pour tous les écrits composés de moins de deux feuilles, le journal parut sous la forme d'un volume. Grâce au courage de son rédacteur il était resté seul, pendant plusieurs mois, en possession de la liberté de la presse. Ses discussions furent utiles à l'éducation constitutionnelle du pays.

Mais il s'agissait pour le rédacteur du *Censeur* de donner plus de puissance à sa voix et de doubler ses forces dans cette lutte généreuse. Alors savez-vous ce que fit Charles Comte ? Devinez-le !... Eh bien ! Charles Comte s'adjoignit Dunoyer. Il fallait y penser. Tout le monde ne pense pas à s'adjoindre Dunoyer. Charles Comte, sans Dunoyer, n'était que Charles Comte. Mais Charles Comte avec Dunoyer c'était Charles Comte et Dunoyer ! Charles Comte tout seul était très fort. Mais Charles Comte avec Dunoyer et Dunoyer avec Charles Comte étaient presque invincibles.

L'historien Mignet les juge en une page dont la verve est bien Louis-Philippe mais qui est infiniment honorable pour ces deux honnêtes gens qui étaient aussi deux écrivains de talent :

« *Le Censeur*, que publièrent

ensemble ces deux hommes de courage et de bien, eut un succès extraordinaire. On l'attendait avec impatience : on le lisait avec avidité. Instructif comme un livre, amusant comme un journal, tout rempli de savantes doctrines, tout empreint de la verve passionnée de ses deux rédacteurs, il offrait un habile mélange des enseignements les plus sérieux et des discussions les plus animées. L'histoire avec ses utiles exemples, la philosophie avec ses droites maximes, la législation avec ses règles tutélaires, la haute politique avec ses intérêts moraux, occupaient dans chaque volume une place importante, à côté des débats des Chambres librement jugés, des actes des ministres sévèrement discutés, des entreprises de l'émigration hardiment combattues, des intolérances du clergé publiquement dénoncées, et de tous les droits nouveaux intrépidement soutenus. MM. Comte et Dunoyer s'y étaient faits les avocats des libertés comme des gloires récentes. »

Comte et Dunoyer étaient de trop braves gens : ils eurent toutes sortes d'ennuis. Ils furent saisis deux fois par Fouché qui avait la réputation de bien garder ce qu'il prenait et de prendre tout ce qu'il pouvait. Charles Comte faillit aller en prison. Dunoyer tomba à l'Académie.

C'était la fin, mais lorsque *Le Censeur* fut devenu *Le Censeur Européen* puis se fut confondu, en devenant journal quotidien, avec *le Courrier Français*, on pouvait dire que cette publication ardente et hardie avait accompli une œuvre utile. On ne saurait dire la même chose de beaucoup de publications.

Les temps sont passés. Charles Comte est mort. Dunoyer est mort comme Charles Comte. Allons-nous entreprendre de prouver au xx^e siècle stupéfait que Charles Comte n'est pas mort et que Dunoyer vit encore ? Non pas. Loin de nous une ambition aussi colossale. Les temps passés sont bien passés.

Mais enfin *Le Censeur* d'aujourd'hui espère bien, comme le *Censeur* d'autrefois, accomplir une œuvre utile. Ses rédacteurs ne courront guère le risque d'aller en prison

pour leurs idées, ils ne finiront peut-être même pas à l'Académie.

Mais nous pouvons reprendre quelques paroles de cet excellent Mignet. *Le Censeur* que nous fondons tâchera d'être instructif comme un livre, amusant comme un journal, tout empreint d'une verve passionnée. Il tâchera d'offrir un habile mélange des enseignements les plus sérieux et des discussions les plus animées. Et s'il est, comme nous l'espérons, attendu avec impatience et lu avec avidité, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes intelligents.

Du moins *Le Censeur* de 1906 arrive avec un programme précis et que l'on jugera. On peut être assuré que *Le Censeur*, examinant avec une complète indépendance toutes les grandes questions littéraires, artistiques, politiques, sociales de notre époque, ne négligera rien pour servir la suprématie intellectuelle et morale de la France dans l'univers.

Tel est son but. Il n'en vise point d'autre.

*
**

LA CARRIÈRE DE NOTRE PAPE : HENRI DES HOUX

Nous avons un pape, ou bien sommes sur le point d'en avoir un pour nous, rien que pour nous. On cite beaucoup son nom ou plutôt son pseudonyme. Mais l'homme on ne le connaît guère. Est-ce donc parce que l'avenir de ce pape nous préoccupe trop que nous ne songeons pas à son passé.

Il est curieux pourtant, ce passé.

M. Henri des Houx se propose aux catholiques de France comme le chef d'une religion catholique qui s'affranchirait de la Papauté.

Cet ancien ami de Léon XIII pourrait maintenant tutoyer Pie X, car il va être son égal : il est déjà son concurrent ; — son concurrent bien parisien.

Né à Paris le 14 juillet 1848 sous le nom d'Henri Durand-Morimbau, il fit ses études au Lycée Henri IV qui s'appelait alors Lycée Napoléon. Il eut bien entendu des prix aux Con-

cours généraux et en 1867, le quatrième de sa promotion, il entra à l'École Normale.

Agrégé des lettres, il professa la rhétorique à Châteauroux, à Limoges, à Chambéry. *Le Correspondant* publiait de lui quelques études littéraires quand M. Dupanloup, qui occupait le siège épiscopal d'Orléans, fonda *La Défense*, à Paris, en 1867, et lui en confia la direction tout en lui obtenant un congé universitaire. L'évêque mourut deux ans plus tard. *La Défense*, se fondit avec *Le Français*. Son rédacteur en chef, légitimiste d'avant-garde quoiqu'il fût né un 14 juillet, afin de reconquérir une direction créa *La Civilisation*. C'était à ce moment où le *Crédit de France* se rendait propriétaire des divers journaux. Tour à tour *Le Triboulet*, *Le Clairon* et *La Civilisation* elle-même tombèrent aux mains de cette société financière.

L'ancien collaborateur de M. Dupanloup, avec l'appel des circonstances, se retrouva bientôt, en Italie, à la tête du *Journal de Rome*, journal du catholicisme étranger, à Rome, fondé par Léon XIII.

Mêlé aux luttes du Vatican et de la Royauté, il lui arriva un jour d'attaquer le gouvernement italien dans un de ses articles sur la suppression du pouvoir temporel du Pape. Des poursuites furent exercées contre lui et il fut condamné, le 23 janvier 1884, par la Cour d'assises de Rome à un mois de prison et cinq cents francs d'amende. C'était déjà la gloire !

Son premier acte après l'exécution de sa peine fut de réunir, sur la demande de Léon XIII, quatre de ses articles du *Journal de Rome* en une brochure : *Appel aux Catholiques de France*, qui recommandait aux fidèles de ne point mêler les questions de l'Église aux questions de la politique.

Par un retour amer, certains événements voulurent bientôt que le journaliste exerçât son ironie contre quelques prélats des plus en vue à la Cour romaine. Le sous-doyen du Sacré Collège, le cardinal Pitra, eut le tort d'approuver dans une lettre célèbre les critiques qui semblèrent à Léon XIII vouloir porter sur son

propre gouvernement. Le cardinal reçut du pape un blâme public. C'était en juin 1885. Le rédacteur reçut l'ordre de se démettre de ses fonctions. Le *Journal de Rome* fut supprimé peu de temps après.

Ces démêlés, l'ancien professeur de Châteauroux les raconta lui-même à son retour en France. Il publia dans *Le Matin* une série d'études violentes contre la papauté et un an plus tard, dans les *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, il peignit de façon assez vive les cardinaux dont les avis avaient précisé-ment le plus de sonorité dans les hautes salles du Conseil au Vatican. Cet ouvrage fut condamné par la Congrégation de l'*Index*, le 1^{er} avril 1886, et son auteur, qui avait été déféré au Saint-Office, fit sa soumission publique en remplissant ainsi son devoir de bon royaliste.

A la mort du comte de Chambord une question s'éleva, importante pour les monarchistes. Le Comte de Paris devenait prétendant au trône de France. Offrait-il aux partisans d'une restauration les garanties d'une aptitude suffisante? M. Henri des Houx, avec un groupe important de légitimistes, refusa de le reconnaître digne de sa cause et le premier parmi les ralliés il proposa à ses amis « une adhésion franche et sans arrière-pensée au gouvernement républicain ».

Dans un volume intitulé *Ma Prison*, il publia aux environs de cette époque des souvenirs de Rome, des conversations avec le Comte de Chambord, le Comte de Paris, Jules Ferry, et des études sur le rapprochement de l'Italie et de l'Allemagne.

Une vie plus dispersée l'emporta dès lors. Son activité se trouva attirée par le besoin de la publicité et par mille actualités diverses. Tour à tour il fut l'adversaire déclaré de Léon XIII et son confident le plus intime. Il écrivit d'ailleurs le premier volume de son histoire (1810-1878). Il fut directeur politique du *Constitutionnel*. Il eut des entretiens avec Bismarck dont il fut deux fois l'hôte. Il fut rédacteur en chef du *Français*. Il eut l'honneur—dont il est très fier — d'avoir à genoux la

première interview de Pie X. Il fut un des adversaires de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, voilà comment on peut devenir pape en cette fin d'année 1906.

**

ANTOINE (*de l'Odéon*), JULES
CÉSAR, LOUIS DE GRAMONT,
ET AUGUSTE BARBIER.

Tous les lettrés ont lu la tragédie de *Jules César*.

Nous savons que Shakespeare a rarement montré autant de pénétration psychologique et de puissance dramatique que dans *Jules César*; mais ils n'avaient pas encore vu cette œuvre *aux chandelles*. Et c'est Antoine accusé, au temps du Théâtre Libre, par des critiques comme Sarcey, de bannir la poésie de notre scène, qui nous donne la première représentation française de ce poème!

Nous ne pouvons croire, en effet, que pour refuser à M. Antoine la priorité de son initiative d'art on puisse prendre prétexte de la maladroite tentative, faite l'an dernier au théâtre d'Orange, de jouer la traduction de François-Victor Hugo. Cette traduction, décalque du texte anglais, est à peu près injouable et le décor d'Orange est tout à fait défectueux pour ces sortes de représentations.

Le *Jules César* de Shakespeare contient, il est vrai, la scène célèbre du Forum dont la représentation dans le cadre d'un théâtre antique peut se défendre, malgré bien des réserves qui s'imposent.

Mais il renferme aussi de nombreuses scènes d'intérieur, des querelles de ménage, entre Brutus et Portia, entre César et Calphurnia, et tout le charme intime de ces tableaux de genre s'évapora sous le soleil d'Orange.

C'est donc bien à l'Odéon que nous verrons pour la première fois à la scène *Jules César*. Antoine a choisi avec beaucoup de bonheur l'adaptation de Louis de Gramont. Le texte anglais a été scrupuleusement respecté dans son allure par le traducteur qui a su réaliser en même temps

une œuvre vraiment scénique. Afin de conserver à sa phrase la souplesse nécessaire pour suivre le mouvement de l'original (condition essentielle d'une bonne traduction des longs discours si fréquents dans *Jules César*), L. de Gramont a renoncé à employer le vers. Il s'est arrêté à la forme de la prose rythmée, plus proche, d'ailleurs, des vers blancs de Shakespeare que nos vers français. Le traducteur n'a conservé que les très rares rimes qui se trouvent dans l'original anglais.

Il y voit, en effet, autre chose qu'une pure fantaisie de Shakespeare. D'après son opinion autorisée il s'agirait là d'une très curieuse convention dramatique tenant lieu de mise en scène. On n'ignore pas que le texte anglais des drames shakespeareiens forme un bloc dense où ne se rencontrent aucune division en actes ou en scènes. Les indications de changement de décor qu'on relève dans les traductions françaises sont simplement imposées par la logique de la situation. Or, chaque fois que le traducteur français se voit obligé d'indiquer un changement de scène le texte anglais porte deux vers rimés. C'est cette coïncidence curieuse qui a déterminé M. de Gramont à respecter les rimes de Shakespeare.

On voit avec quel scrupule a été adapté *Jules César*. Ces traductions shakespeareiennes présentent toujours de grandes difficultés en raison des divergences considérables du goût français et du goût anglais. L'œuvre du traducteur allemand au contraire est facilitée par une certaine similitude d'esprit qui permet aux spectateurs de Berlin comme à ceux de Londres de goûter les calembours, les équivoques, les jeux de mots qui, à nos regards de Français font si souvent tache dans les plus belles scènes des poètes étrangers.

Aussi, en Allemagne, Shakespeare est-il beaucoup plus fréquemment joué qu'en France. Il y a d'ailleurs trouvé un traducteur merveilleux et justement célèbre, Schlegel. *Jules César* notamment est très souvent interprété chez nos voisins. C'est pendant un voyage de l'autre côté des Vosges, qu'Antoine assista

à une de ces représentations et qu'il s'arrêta alors au projet de monter à Paris *Jules César*.

Grâce à lui nous le connaissons enfin. *Jules César*, en effet, n'a pas eu chez nous la fortune d'*Othello*, de *Roméo et Juliette*, de *Macbeth* ou d'*Hamlet*, pourtant il ne manque pas de bons traducteurs.

Non pas Voltaire dont la traduction, d'ailleurs inachevée, semble écrite pour ridiculiser le poète anglais. On sait avec quel esprit de dénigrement Voltaire parla toujours de *Gilles Shakespeare*. On retrouve la trace de cette humeur dans sa traduction de *Jules César* où tous les défauts, toutes les grossièretés de Shakespeare sont soulignés et outrés comme à plaisir. Au double point de vue de la valeur littéraire et de l'exactitude, le travail de Voltaire est des plus médiocres.

En 1848 seulement fut publiée une excellente et curieuse adaptation, en prose et en vers de *Jules César*, une des meilleures traductions de Shakespeare que nous possédions, celle de Jules Barbier. Elle est aussi oubliée que bonne.

Très informé de la littérature anglaise, auteur d'une traduction de la *Chanson du vieux marin* de Samuel Coleridge qu'illustra Gustave Doré, Auguste Barbier se passionna pour le *Jules César* et le traduisit.

Le texte de Shakespeare est suivi de très près, les vers sont rendus par des vers rimés et la prose par de la prose. La tragédie est divisée en cinq actes, mais tous les changements de scène qu'imposent les situations du drame sont respectés. Barbier n'a pas cru devoir sacrifier une seule scène de l'original à notre besoin un peu factice de l'unité dans le drame.

Voici, d'après la traduction de Barbier, la réponse de Brutus à Cassius qui demande, avec le meurtre de César, celui d'Antoine. Ce passage, un des plus singuliers du drame anglais, a été rendu par le traducteur avec un rare bonheur :

Ami, l'acte pourra sembler trop sanguinaire,
Si, la tête tombant, notre main meurtrière
Sur les membres encore appesantit ses coups...
Songeons que dans César l'objet qui nous enflamme,

Ce qui sur lui nous pousse, est moins le corps que
Tuons-le fermement, et non avec furie, l'âme...
Qu'il tombe sous nos coups comme une sainte hostie,
Et non un bloc de chair qu'on jette aux chiens gron-

Enfin, que tous nos cœurs guident nos bras ardents;
Comme ces maîtres fins et remplis de prudence
Qui, poussant leurs valets à quelque violence,
Semblent les en blâmer. Alors nécessité
Paraîtra le motif de notre cruauté,
Et non l'envie; alors, aux yeux de tout le monde
La chose semblera d'une raison profonde,
Et nous serons nommés, hommes pieux et saints
Des purificateurs et non des assassins.

L'adaptation de Barbier, vieille de plus d'un demi-siècle, a assurément quelques rides. Aimons-la tout de même et rappelons-la. Il est de bonnes vieilles traductions ?

*
**

PUBLICITÉ LITTÉRAIRE

La publicité littéraire va bientôt sévir puisque la saison littéraire va recommencer. Elle ne bat pas encore « son plein » la saison littéraire, pour employer le style élégant des courriéristes mondains, mais enfin elle bat ce qu'elle peut.

Il y a lieu de redouter pour cet hiver les pires excès de la littérature industrielle. La dernière saison littéraire a été complètement gâtée par la grève des typographes, les élections législatives et le reste. Nos bons industriels des lettres ont une revanche à prendre.

Quelques-uns ont commencé à la prendre.

Un nommé Pierre Corrad affirmer simplement le triomphe de son ouvrage :

La Nuit de Philodore

« Le livre étonnant de Pierre Corrad fait le sujet de toutes les discussions. Les théories étranges qui y sont exposées effarent les uns, ravissent les autres, passionnent tout le monde. La Nuit de Philodore obtient un succès fou ! »

Comme c'est vraisemblable, n'est-ce pas ? que la *Nuit de Philodore* obtienne un succès fou !

Mais un certain André Martorel a trouvé un « truc » plus ingénieux. Voici deux petits « papiers » de publicité :

Cœur et Conscience

« Le délicieux roman que les lecteurs connaissent, c'est à André Martorel un volumineux courrier

féminin. On discute sa thèse, on la commente, on l'applaudit. L'auteur remercie ses nombreuses correspondantes et leur demande un peu de patience : toutes recevront une réponse. »

« André Martorel nous prie de faire patienter les nombreuses correspondantes qui lui écrivent en discutant et commentant la thèse de son roman, Cœur et Conscience ; toutes recevront une réponse. »

Laissons André Martorel aux prises avec ses innombrables correspondantes qui ne doivent pas le fatiguer énormément, et considérons avec admiration l'activité de M^{me} Jane de la Vaudère.

Jane de la Vaudère fut jadis mentionnée par l'Académie française, — était-ce pour son livre intitulé *Les Demi-Sexes* ? — Depuis, elle a produit des romans avec une fécondité qui tient assurément du prodige, sinon de la monstruosité. Ces dernières années surtout, elle publie, elle publie, elle publie... Convenons d'ailleurs que les titres de ses livres contiennent plus que des promesses. Ils sont quelque fois à eux seuls tout un programme :

La Sorcière d'Ecbatane ;
Pour le Flirt ;
La Porte de Félicité, illustrations de C. Ataman ;
La Guescha amoureuse ;
L'Expulsée ;
Les Courtisanes de Brahma ;
L'Amazone du roi de Siam ;
Le Mystère de Kama, roman hindou, 20^e édition ;
Les Mousseuses ;
Trois Fleurs de Volupté.

Nous avons maintenant *La Vierge d'Israël*. Voulez-vous savoir ce que c'est que *La Vierge d'Israël* ? Eh bien ! c'est avant et après toutes choses un des grands succès littéraires de la saison.

La Vierge d'Israël

« Le roman troublant et mystérieux de Jane de la Vaudère évoque les joies de Babylone, la cité des orgies monstrueuses, les amours et les crimes de la tribu de Juda. Hautement littéraire, d'une documentation rare, ce livre, somptueu-

sement édité par Méricant, est orné de nombreux dessins de Jane de la Vaudère et de quarante images d'Ataman.

Le huitième mille du superbe roman de Jane de la Vaudère paraît chez Méricant. Tout le monde veut lire ce drame audacieux, magique et cruel, de la fin d'une race, ce poème voluptueusement troublant des amours d'Israël. Édité avec un luxe rare, orné de nombreuses vignettes de Jane de la Vaudère et de 40 grands dessins d'Ataman, ce livre est une véritable œuvre d'art. »

Vous ne le croyez pas ? Avouez tout de moins que ce style de publicité littéraire est d'un goût parfait. L'essayer c'est l'adopter.

*
**

EMILE MAULDE

Vous ne connaissez peut-être pas Emile Maulde ? Mais vous connaissez assurément Gaston Volnay, l'auteur de l'Heure du Rêve, de Deux Femmes, et de ce si savoureux, si subtil et si vivant Iris Noir, l'un des meilleurs romans publiés depuis dix années. Imaginez maintenant qu'Emile Maulde est le plus intime ami de Gaston Volnay, et réciproquement.

Pourquoi Volnay ? Parce qu'il avait cru devoir déguiser ses vingt ans sous le masque grave d'un pseudonyme. Pourquoi Maulde, puisque l'Iris Noir avait consacré le talent et fondé la réputation de Gaston Volnay ? Parce que, loin de le griser et le jeter aux besognes hâtives, le succès l'inclina au recueillement, qui n'est pas du tout la même chose que le repos. Très épris et très jaloux de son art, persuadé (on en compte encore quelques-uns) qu'il n'est rien au-dessus de la littérature, mais qu'aussi bien la littérature n'est pas ce que la font tant de regrattiers et de caco-graphes, Maulde est de ceux qui sont leur propre juge, et le plus sévère. Il craignit la fortune et la tentation. Il craignit les louanges auxquelles on ne consent pas soi-

même et la voix secrète qui murmure : « Ce n'est pas ça... » Et, sentant qu'il avait quelque chose à dire, il voulut le dire de telle sorte qu'il se pourrait rendre ce témoignage : « On ne le saurait dire autrement. » Il a beaucoup vu et beaucoup jugé, l'étrange écrivain qui, — au milieu des sottises, des platitudes et des obscénités à 3 fr. 50, alors que, pour se tirer de l'ombre, il sied de publier, chaque année, trois ou quatre volumes dont le titre raccroche la correctionnelle, — qui poursuivait un rêve suranné de probité et de foi ! jamais content, — de lui, — étranger aux coteries et aux marchandages, passionné d'étude et d'effort, apportant une coquetterie raffinée à travailler pour son plaisir,

Vingt fois sur le métier remettant son ouvrage

et jugeant n'avoir rien fait tant qu'il espérait pouvoir mieux faire !...

Cette « retraite » l'a singulièrement trempé. On le verra, par sa chronique dramatique du Censeur. On le verra bientôt par la Petite Louve, trois actes d'une sobre et forte simplicité, — par le Divan de Satin, roman alerte et caustique, un de ces édifices élégants et légers, — sur des assises profondes.

Au physique, un grand garçon râblé, rubicond, vig et robuste, qui a de l'Henri IV dans le nez et du François I^{er} dans la barbe, et qui semble aussi n'avoir l'épaule si solide que pour en prêter l'appui à ses amis. Au moral... un seul défaut, mais terrible ! N'arrive jamais à l'heure aux rendez-vous. S'excuse en disant qu'il est né en retard et qu'il continue...

CAMILLE VERGNIOL.

*
**

LES HOMMES ET LES ŒUVRES : QUELQUES LIVRES DE LA SAISON PROCHAINE

Nous avons tenu à renseigner dès maintenant les lecteurs du Censeur politique et littéraire sur les ouvra-

ges véritablement utiles au développement de la pensée française et à son rayonnement dans les milieux cultivés de l'univers entier. Voici déjà un certain nombre d'indications précises dont chacun appréciera la valeur et la portée. *Le Censeur* remercie les écrivains éminents dont les noms suivent, d'avoir bien voulu les lui fournir sans retard.

ALFRED FOULLÉE

Nul n'ignore l'importance de la philosophie d'Alfred Fouillée dans le mouvement philosophique et social contemporain. La force de son caractère et l'immensité de son labeur lui ont permis de mener à bien un des monuments critiques et constructifs des plus considérables qui soient à l'heure présente. On admire la variété, la fécondité, la largeur de son génie, qui ne se contente pas des études philosophiques, mais qui s'intéresse encore aux questions moins hautes et plus spéciales de la sociologie et de la pédagogie.

La méthode de conciliation spéculative des systèmes opposés est bien connue. C'est grâce à elle qu'il a fondé et développé cette « philosophie de l'espérance », qui est une réaction contre les systèmes de Kant et de Spencer, de l'idéalisme pur et du mécanisme absolu et en même temps une mise au point de ces théories. Il a commencé par établir la partie négative de sa doctrine : dès 1883, il donnait la *Critique des systèmes de morale contemporains*; puis en 1902, *Nietzsche et l'immoralisme*, et enfin *Le Moralisme de Kant et l'immoralisme contemporain* (1905). Entre temps, il bâtissait sa propre gloire dans la *Psychologie des idées-forces* (1893). C'est cette philosophie des idées-forces qu'il continuera à développer, avec la *Morale des idées-forces*. (cette grande œuvre paraîtra en février 1907), à laquelle il travaille depuis longtemps, et qui sera vraisemblablement son œuvre capitale. Pour lui, la morale est un système d'idées-forces, directrices tout ensemble de la pensée et de l'action. Ces idées-forces se réalisent elles-

mêmes en se concevant, grâce aux sentiments qu'elles enveloppent. La morale de M. Fouillée sera une vaste synthèse, qui réunira en soi et dépassera, au moyen d'idées supérieures, les divers systèmes aujourd'hui en lutte : morale des lois physiologiques et sociologiques, que soutiennent les évolutionnistes et positivistes, morale de la loi rationnelle développée par Kant, morale sans loi ni sanction, proposée par Guyau, enfin complet amoralisme prêché par Nietzsche. Tous ces points de vue ont leur vérité ; ils peuvent trouver leur unité dans une doctrine qui établit la hiérarchie des idées-forces, en donnant à chacune son vrai rang, et en les subordonnant toutes à une analyse radicale de la conscience que l'homme a de soi. C'est à la psychologie à fournir la base d'une morale vraiment scientifique.

GABRIEL MONOD

Il est inutile de présenter M. Gabriel Monod aux lecteurs de cette revue. Nul n'ignore l'importance de l'éminent professeur dans le monde historique, la place considérable qu'il occupe à l'École des Hautes Études, au Collège de France, à l'École normale et dans toute l'Université, qu'il a, pour sa grande part, contribué à réorganiser complètement. Depuis quelques années, il est par la mort de M^{me} Michelet devenu possesseur de toutes les notes laissées par Michelet et de ces dossiers considérables il a déjà extrait les *Lettres de Michelet à M^{lle} Mialaret* (1899) et publié une série d'études sur « Jules Michelet » (1906).

Aussi bien, il vaut mieux laisser parler M. Gabriel Monod lui-même sur ce sujet qui lui tient tant à cœur.

D'ailleurs il nous adresse une lettre que nous sommes particulièrement heureux de publier tout entière :

Versailles, le 21 septembre 1906,

Monsieur,

J'ai l'intention de publier en 1907 un volume intitulé : *Les Débuts de Jules Michelet*

qui contiendra la substance du cours que j'ai fait en 1905-1906 au Collège de France. J'ai l'intention d'y reconstituer la vie et l'enseignement de Michelet de 1815 à 1830, sa vie domestique et son premier mariage avec Pauline Rousseau, et son enseignement à l'institution Briaud et à l'école Sainte-Barbe, puis à l'École préparatoire depuis 1823. Les notes de son cours de philosophie de 1827 à 1829 m'ont permis de faire connaître un Michelet philosophe resté jusqu'ici dans l'ombre. Ce cours de philosophie est en relation étroite avec les études de Michelet sur Vico comme son cours d'histoire à Sainte-Barbe et à l'École préparatoire a préparé ses *Tableaux chronologiques* et son *Précis d'histoire moderne*. Son discours de 1825 sur l'Unité de la Science et son *Introduction à l'Histoire universelle* nous offrent la synthèse de ses idées sur la philosophie et l'histoire réunies, car dans sa pensée ces deux études ne pouvaient être séparées l'une de l'autre. J'ai pu retrouver l'histoire exacte des relations de Michelet avec Cousin et préciser l'influence que ces relations eurent sur le développement des idées de Michelet. Je montrerai également ce que lui ont appris son voyage d'Allemagne de 1826 et son voyage d'Italie de 1830. Je crois que ces études jetteront un jour très vif sur la formation intellectuelle et morale de Michelet et qu'on trouvera dans l'histoire de ces premières années l'origine et l'explication de son œuvre entière.

Veuillez agréer, etc.

GABRIEL MONOD

M. PIERRE DE NOLHAC.

M. Pierre de Nolhac, le conservateur bien connu du Musée de Versailles, donnera cet hiver deux ouvrages d'un caractère bien différent :

Le premier est intitulé *Honoré Fragonard (1732-1806)*. Il est publié au moment où artistes et amateurs commémorent le centenaire du grand peintre provençal. Les prin-

cipales nouveautés du livre portent sur la biographie de l'artiste, que M. de Nolhac a pu restituer plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, d'après des témoignages contemporains et des documents inédits. L'auteur a mis en lumière particulière l'éducation et la formation du peintre et ce qu'il a tiré de son long séjour en Italie.

Dans le second ouvrage, *Pétrarque et l'Humanisme*, l'auteur a repris le sujet traité en 1892 dans sa thèse de doctorat, et lui a donné un développement plus considérable. L'ouvrage primitif, devenu classique pour l'enseignement de l'histoire de la Renaissance dans les universités étrangères, où ces études tiennent à tort ou à raison beaucoup plus de place que chez nous, était complètement épuisé. On sait que M. de Nolhac a été mis sur la voie de ces travaux, il y a une vingtaine d'années, par la découverte qu'il fit à la Vaticane, de l'autographe des poésies italiennes de Pétrarque, qui sert aujourd'hui de base à toutes les éditions. Cette trouvaille lui donna l'idée de rechercher les manuscrits écrits ou annotés de la même écriture qui se trouveraient dans les bibliothèques d'Europe. Appuyé sur la reconstitution de la bibliothèque de Pétrarque, établi sur le dépouillement de ses œuvres latines de toute espèce, ce livre a montré sous un jour nouveau la puissante activité intellectuelle du poète, du savant et du philosophe, qui fut l'initiateur véritable de la Renaissance et de toute notre culture moderne.

La réimpression de ce livre, revue et augmenté par l'auteur, ne saurait passer inaperçue.

Le Directeur-Gérant : J. ERNEST-CHARLES.

Imprimerie BONVALOT-JOUVE, 15, rue Racine, Paris.



Fondée en 1903 la Bibliothèque Internationale d'Édition s'est donnée pour mission de combler certaines lacunes littéraires constatées dans la librairie française. Les éditeurs ont pour objectif de se rendre utiles au public lettré. L'accueil empressé fait à leurs premières publications leur est un encouragement à persévérer et à redoubler de zèle.

Vol. in-18 Jésus à 3 fr. 50

- J. ERNEST-CHARLES : Les Samodis littéraires, 2 vol.
 EDMOND PILON : Portraits français, 2 vol.
 PHILEAS LEBESGUE : L'au-delà des Grammaires, 1 vol.
 GOMEZ-CARRILLO : L'Âme Japonaise, 1 vol.
 ROGER LE BRUN : Corneille devant trois siècles, 1 vol.
 LEO CLARETIE : L'École des Dames, 1 vol.
 PIERRE FONS : La Réveil de Pallas, 1 vol.
 JULES BERTAUT : Chroniqueurs et Polémistes, 1 vol.
 DUO CAROLI : Le Manuel du Candidat, 1 vol.

Littérature rétrospective

- JOACHIM DU BELLAY : La défense et illustration de la langue française, notice et commentaire par Léon Séché, 1 volume in-18 Jésus, 3 fr. 50
 SENAC DE MEILHAN : Considérations sur l'Esprit et les mœurs. Notice par Fernand Caussy, 1 vol. in-18 Jésus, 3 fr. 50
 AGHIPPA D'AUBIGNE : Œuvres poétiques choisies, publiées sur les éditions originales et les manuscrits avec une notice et des notes par Ad. VAN BEVER, 1 vol. in-18 Jésus, 3 fr. 50
 SIEUR DE DALIBRAY : Œuvres poétiques, avec une étude sur un poète de cabaret par Ad. VAN BEVER, 1 v. in-18 Jésus, 3 fr. 50
 PRINCE DE LIGNÉ : Mes écarts ou ma tête en liberté, 1 vol. in-18 Jésus, 3 fr. 50
 P. CORNEILLE : Galanteries, précédées d'une vie amoureuse de P. Corneille par E. SANSOT-ORLAND, 1 vol. in-18 raisin, 2 fr.
 M^{me} DESHOULIÈRES : Les Amours de Grisette, précédées d'une notice par E. SANSOT-ORLAND, 1 vol. in-18 raisin, 2 fr.

Collection petit in-12 couronne

A 1 FR. LE VOLUME

- MAURICE BARRÈS : Huit jours chez M. Renan, 6^e édition, 1 vol.
 Alsace-Lorraine, 1 vol.
 HENRY BORDEAUX : Deux méditations sur la mort, 1 vol.
 PELADAN : La cité de Rabelais, 1 vol.
 De Parsifal à Don Quichotte, 1 vol.
 JEAN LORRAIN : Heures de Corse, 1 vol.
 EUGENIE DE GUERIN : Reliquies, fragments choisis. Notice par Edmond Pilon, 1 vol.
 HENRI BREMOND : Le charme d'Athènes, 1 vol.
 EDOUARD ROD : Reflets d'Amérique, 1 vol.
 STENDHAL : Pensées et Impressions. Introduction par Jules BERTAUT, 1 vol.
 JEAN MOREAS : Paysages et sentiments, 1 vol.
 CHARLES REGISMANSET : Contradictions, 1 vol.

- GEORGES GRAPPE : Les Pierres d'Oxford, 1 vol.
 PHILEAS LEBESGUE : Aux fenêtres de France, 1 vol.
 MARCEL BOULENGER : La querelle de l'Orthographe, 1 vol.
 ANONYME : Polichinelle (DE GUIGNOL), avec une étude de Gustave KAHN.

Collect. d'études étrangères

Format in-18 à prix divers

- L'Italie littéraire d'aujourd'hui, par François GATA, 1 vol. 2 fr.
 La Roumanie littéraire d'aujourd'hui, par Th. CORNEL, 1 vol. 1 fr. 50
 Le Portugal littéraire d'aujourd'hui, par Philéas LEBESGUE, 1 vol. 1 fr. 50
 Les littératures danoise et norvégienne d'aujourd'hui, par Emile FOG, 1 vol. 2 fr.
 L'Allemagne littéraire contemporaine, par Paul VIRGLER, 1 vol. 2 fr.
 Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui, par Eug. GILBERT, 1 vol. 1 fr. 50
 Essai sur la poésie anglaise au XIX^e siècle, par Georges GRAPPE, 1 vol. 2 fr.
 La Grèce littéraire d'aujourd'hui, par Philéas LEBESGUE, 1 vol. 1 fr. 50

Collection des Célébrités d'aujourd'hui

Nouvelle collection artistique de biographies contemporaines

Chaque biographie forme une élégante plaquette in-18 Jésus avec portrait-frontispice, autographe, opinions et bibliographie méthodique. Prix 1 fr.

- PAUL ADAM, par Marcel BATILLIAT.
 OCTAVE MIRBEAU, par Ed. PILON.
 REMY DE GOURMONT, par P. de QUELRON.
 FREDERIC NIETZSCHE, par H. ALBERT.
 MAURICE DONNAY, par Roger LE BRUN.
 JULES LEMAITRE, par E. SANSOT-ORLAND.
 JUDITH GAUTIER, par Remy de GOURMONT.
 CAMILLE LEMONNIER, par L. BAZALGETTE.
 EMILE FAGUET, par Alphonse SÉCHÉ.
 ANATOLE FRANCE, par Roger LE BRUN.
 HENRI DE REGNIER, par Paul LÉAUTAUD.
 ALFRED CAPUS, par Edouard QUET.
 WILLY, par Henri ALBERT.
 PAUL BOURGET, par Georges GRAPPE.
 PELADAN, par René-Georges AUBRUN.
 PIERRE LOUYS, par Ernest GAUBERT.
 MAURICE MAETERLINCK, par Ad. VAN BEVER.
 MARCEL PREVOST, par Jules BERTAUT.
 F. BRUNETIERE, par L.-R. RICHARD.
 F. DE CUREL, par Roger LE BRUN.
 JEAN LORRAIN, par Ernest GAUBERT.
 JEAN MOREAS, par Jean de GOURMONT.
 P. et VICT. MARGUERITE, par Ed. PILON.
 HENRI HOUSSAYE, par L. SONOLET.
 CAMILLE MAUCLAIR, par Jean AUBRY.
 EDOUARD ROD, par Firmin ROZ.
 GEORGES CLEMENCEAU, par M. Le BLOND.
 FRANÇOIS COPPÉE, par Ernest GAUBERT.